

EXPOSITION

DE LA

SCIENCE SOCIALE

CONSTITUÉE

PAR C. FOURIER.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE,

par

ÉDOUARD DE POMPERY.

Prix : 50 cent.

PARIS,

CAPELLE, ÉDITEUR,

5, rue des Grès Sorbonne.

CHAUMEROT, PALAIS-ROYAL.

—  
1840.

No. 837.

DEPOSIT 3619

DEPOSITION

SCIENCE SOCIALE

**SCIENCE SOCIALE.**

SCIENCE SOCIALE

PARIS. — COSSON, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,  
rue St-Germain-des-Prés, 9.



FONDS DUBOIS : 3619

# EXPOSITION

DE LA

# SCIENCE SOCIALE,

CONSTITUÉE

PAR C. FOURIER ;

Deuxième édition, revue et augmentée,

PAR

ÉDOUARD DE POMPERY.

Les attractions sont proportionnelles aux destinées.

La série distribue les harmonies.

FOURIER.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE SOCIALE, 49, RUE DE SEINE ;

PALAIS-ROYAL, CHEZ CHAUMEROT.

—  
1840.

CB 198496

FOND. DEBOTS 3612

EXPOSITION

DE LA

SCIENCE SOCIALE

CONSTITUEE

PAR C. FOURIER;

Quatrième édition, revue et augmentée.

MIS

EN VENTE CHEZ

Les libraires sont priés de  
mettre à la disposition des  
lecteurs les exemplaires  
de la

PARIS

A LA LIBRAIRIE SOCIALE, 48, RUE DE SEINE;

PARIS-ROYAL, COUR CAUVERON.

1840.

## AU LECTEUR.

J'ai deux choses à faire ici : premièrement à remercier les personnes bienveillantes qui ont accueilli mon travail et rendu cette seconde édition nécessaire ; puis vous , lecteur nouveau , il faut que je vous parle bas , j'ai un secret à vous dire. J'ai à vous mettre en garde contre un grand défaut , et , ce qui est souvent regardé comme pis , contre un grand ridicule.

Ce défaut , ce ridicule , malheureusement trop communs , mais qui n'en sont pas moins laids pour cela , consistent à se montrer brutal , ignorant et déraisonnable , en voulant parler de choses que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît mal. Oh ! si vous arrêtiez quelques instans votre pensée sur ces gens , qui , de prime-saut , vous tranchent du grand seigneur dans un domaine qui n'est pas à eux , vous pourfendent une idée et vous sabrent un homme par dessous la jambe. Si vous saviez combien sont pitoyables et ridicules ces pourfendeurs de petites idées qu'ils arrangent à leur taille , ces matamores de parade , ces redresseurs de torts de leur crû , ces dons quichottes , sans folie sublime qui les fasse aimer , mais d'ailleurs

prenant volontiers les moulins à vent pour des armées, et vice-versâ. Oh! alors vous auriez de ces gens une si pauvre estime; vous trouveriez leur rôle si misérable, que vous craindriez à toujours de leur ressembler en aucun point, pour si peu que ce soit.

Puisse cette crainte salutaire vous accompagner; car, si l'on a dit que *la crainte du Seigneur était le commencement de la sagesse*, je crois qu'on peut dire également avec vérité; *la crainte du ridicule est le commencement d'une conduite raisonnable.*

Ce dernier aphorisme étant aussi vrai que le premier, comment se fait-il que nous ne voyions pas plus de raison dans les actes des hommes? Hélas! c'est que le ridicule soutient le ridicule; plus il y en a et moins on s'en aperçoit. Mais aussi gare à ceux qui demeurent les derniers sur ce terrain de tribulations et d'impitoyables sarcasmes!

Nous en avisons charitablement le lecteur. Le nom de Fourier et les idées qu'il représente ont souvent défrayé la gent misérable dont nous parlons. Mais à l'heure qu'il est, grâce à Dieu! il n'en est plus ainsi. Aujourd'hui le ridicule retomberait tout entier sur ces enfans perdus de l'ignorance et de la sottise, après les examens, sinon très-approfondis, au moins très-sérieux, de tous les organes de la presse et des économistes les plus célèbres.

PRENEZ ET LISEZ, dit l'Évangile; on ne saurait dire ni mieux ni plus juste.

FOURIÉRISME.

Une courte explication sur ce mot *Fouriérisme* est nécessaire. Il était inévitable, en effet, qu'on se servit d'abord du nom de Fourier, pour désigner la *Science Sociale* qu'il avait fondée; de même on a appelé *Newtonianisme* la science de l'attraction matérielle ou de la gravitation, constituée par le célèbre physicien anglais. Mais il est bon que l'on sache que Fourier a maintes fois protesté contre cette dénomination, et qu'il s'est défendu vivement de baptiser la science de son nom. Voici pourquoi :

On comprend que, pour ce qui est des connaissances purement spéculatives et où il y a autant de systèmes que d'individus, on se serve du nom de ces individus mêmes pour désigner leurs systèmes; par exemple, qu'on dise le *Platonisme*, l'*Epicuréisme*, etc., voulant exprimer par-là l'ordre d'idées philosophiques particulières à chacun de ces penseurs.

Mais on conçoit aussi qu'il en doit être différemment des connaissances humaines élevées au rang des sciences fixes, et qu'ainsi l'on ne doit pas dire l'*Euclidisme* pour désigner la géométrie qu'Euclide a puissamment contribué à fonder; le *Descartisme*, pour désigner l'application de l'algèbre à la géométrie, parce que Descartes a créé cette science. C'est pour cela qu'on ne dit plus aujourd'hui, en parlant de la gravitation, le *Newtonianisme*, et en parlant de l'astronomie, basée sur les lois découvertes par Keppler, le *Kepplérisme*.

Quelque grand que soit un homme, la science lui est encore supérieure, parce que, quelque immenses que soient les services qu'un homme ait pu lui rendre, elle se compose et se complète encore des travaux de toute l'humanité : enfin, la science est divine, et nous autres humains, nous ne pouvons l'embrasser tout entière, bien que Dieu nous en ait permis une connaissance en rapport avec notre besoin de connaître et d'être éclairés.

Je me résume : Fourier ne voulait pas être confondu avec les faiseurs de système et les bâtisseurs de brillantes et vaines théories. Il se donnait comme savant, ayant élevé la science humaine au rang des sciences fixes ; mais il respectait trop la science pour vouloir la baptiser de son nom.

*Fouriérisme* est donc un mot mal appliqué, mais que nous devons nous faire gloire d'accepter, tant que le monde n'aura pas vérifié la *Science Sociale*, tant qu'elle sera hors du droit commun. Commun est le mot, la science commence toujours par être un fait exceptionnel, connu d'un petit nombre.



# SCIENCE SOCIALE.

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

Je ne m'attacherai pas à la critique de notre société actuelle, je ne mettrai pas à nu ses plaies vives, ses ulcères rongeurs, sa misère profonde et son égoïsme monstrueux.

C'est à peine si je dirai qu'elle est obligée de dénier à ses membres LE DROIT AU TRAVAIL, c'est-à-dire le droit de vivre, droit qu'elle ne peut réellement pas leur assurer; contrainte qu'elle est de répondre au malheureux qui lui demande du travail et du pain, du pain trempé de ses sueurs (souvent de ses larmes): non, je n'ai pas de travail, je n'ai pas de pain!...

Je ne rappellerai pas que la société est *forcée* d'économiser sur le lait du petit enfant abandonné; de calculer sur l'affection des pauvres gens qui l'ont pris comme objet de spéculation et pour s'aider à vivre (à 6 francs par mois!), de calculer sur l'affection qui se développe souvent chez ces pauvres gens pour le leur laisser; et que c'est en partie pour cela qu'on a pris la résolution de changer les nourrissons. Cette économie est portée au budget!...

Je ne vous promènerai pas dans nos villes à l'appa-



rence parfois somptueuse, mais toujours aux réalités pleines de misères, et des plus hideuses.

Je ne vous dirai pas ce qu'est Paris avec ses 63,000 pauvres, sans compter ses nécessiteux de tous genres! Londres, avec ses 230,000 mendiants et voleurs; Liverpool, qui compte 27,000 pauvres sur 80,000 habitans; Liverpool, la riche, la puissante, l'orgueilleuse, par son immense commerce!

Et Lyon! ville funèbre, où se trouvent concentrées tant de vies précaires et incertaines; Lyon, foyer de misères et donc foyer de révolutions.

Non, je ne dirai rien sur ce qui doit résulter de la guerre du capitaliste et du prolétaire, du consommateur et du commerçant, du commerçant et du producteur; de la guerre des concurrents, soit capitalistes qui s'écrasent, soit prolétaires qui s'affament en dépréciant le salaire; de la lutte acharnée de tous les intérêts. Je n'énumérerai pas les faillites, les concurrents pour une place de surnuméraire, les récidives forcées de malheureux que la société doit punir, récidives plus nombreuses chaque jour; les suicides, la prostitution légale et tarifée, fruit hideux de la misère, du manque de travail et d'indépendance de la femme, et aussi (il faut le dire) de la difficulté de relations sexuelles, légitimes et normales, et mille autres crimes connus et inconnus!...

Non, je crois que j'é puis mieux employer votre temps, que j'ai mieux à faire en esquissant le moyen de remplacer ces choses monstrueuses par des choses magnifiques, cette misère et ce désordre par l'abondance et par l'harmonie.

Toutefois, lecteurs, je puis venir aussi à vous comme un autre Vincent de Paul, lequel, pour ne pas laisser imparfaite son œuvre de charité, — la fondation de l'hospice des *Enfants-trouvés*, — ramassa quelques uns de ces petits êtres, et, les déposant au milieu des belles dames

que son zèle évangélique avait rassemblées, leur dit en les leur montrant :

« Oyez, mesdames, maintenant que vous êtes dev-  
» nues, selon la grâce, les mères de ces petites créatu-  
» res, les abandonnerez-vous une seconde fois, après les  
avoir sauvées? »

Je ne suis pas saint Vincent de Paul, je n'ai ni le ta-  
lent ni le cœur apostolique de ce saint homme.

Je n'ai pas ramassé d'enfans nus et misérables pour  
parler à vos sens ; mais, lecteurs, je m'adresse à votre  
intelligence, et je vous crie, à l'exemple de Vincent de  
Paul : Voyez : voilà cette triste et malheureuse huma-  
nité rongée de misères, défaillante de faim, le sein meur-  
tri et le dos déchiré par le fouet, souillée et corrompue  
par l'atmosphère empestée qui l'environne ; voilà que  
dans son délire et son aveuglement elle se torture et se  
forcenne contre elle-même ; voilà cette grande et déplo-  
rable humanité dont nous faisons tous partie ; voilà nos  
frères et nos semblables dont Dieu a intimement lié le  
sort au nôtre ; voilà ce que nous sommes nous-mêmes  
plus ou moins. Eh bien ! parce que je n'ai là rien de ma-  
tériel pour le rappeler, ne puis-je pas vous dire aussi :  
Voyez, et maintenant que vous savez qu'il y a une  
science, *crue et acceptée déjà par quelques milliers d'in-*  
*telligences* (1), science qui enseigne le moyen, non pas  
seulement de donner une mère à l'enfant abandonné,  
mais une PROVIDENCE SOCIALE à l'homme, à la femme,

(1) Indépendamment de la PHALANGE et du NOUVEAU-MONDE, jour-  
naux publiés à Paris, la science sociale aura sans doute bientôt une  
feuille quotidienne à *New-York* ; du moins c'était l'assurance que  
nous donnaient récemment nos amis d'Amérique, à la tête desquels  
se trouve l'illustre compagnon de Sylvio Pellico, Pietro Maroncelli.  
Plusieurs journaux anglais reçoivent des articles pour la propa-  
gation de la science, et il en est de même du *Correo Nacional* de  
Madrid. Nos amis de Lisbonne sont assez nombreux pour se flat-  
ter de pouvoir commencer d'ici à quelque temps une expérience

à l'enfant, une mère pour tous ; ne puis-je aussi ajouter :  
Abandonnez-vous de nouveau l'humanité, vous, qui  
pouvez contribuer à la sauver?...

Ce n'est pas de l'argent que nous vous demandons ;  
nous n'implorons de votre *charité* qu'un examen con-  
scientieux...

Pour l'HUMANITÉ, s'il vous plaît.

---

## CHAPITRE II.

La conception de l'homme sur Dieu en rapport avec sa croyance au  
bonheur. — Le bonheur est le vœu de la nature et le but de la  
société. — Il n'y a pas de société sans une organisation préalable  
du travail. — Qu'est-ce qu'organiser ? — Qu'est-ce que travailler ?

Sans aucun doute, le premier besoin d'un être intelli-  
gent, le plus impérieux, le plus vif de tous ceux qui le

pratique dans l'*Alentejo*. Nous comptons des hommes dévoués  
à la science jusqu'à *Bourbon*, à *Maurice*.

Plusieurs journaux de la presse départementale sont dirigés par  
des disciples connus de la science, ou par des hommes des plus  
bienveillans pour elle et qui l'étudient. Nous pourrions citer l'*Im-  
partial de Besançon*, l'*Aube*, le *Guetteur de Saint-Quentin*, le *Pro-  
pagateur du Pas-de-Calais*, les *Tablettes de Rochefort*, le *Journal  
de l'Hérault*, le *Journal de la Côte-d'Or*, le *Journal du Haut-Rhin*.  
On sait d'ailleurs que depuis la mort de *Fourier*, il n'est pas un  
seul journal de Paris qui ne se soit sérieusement occupé de la  
science qu'il a fondée.

pressent, c'est celui d'une affirmation, d'une croyance sur Dieu, sur le monde, sur nous-mêmes.

Et, en effet, il est naturel que le premier effort d'un être intelligent soit d'aspirer à connaître la souveraine intelligence qui préside à la vie.

Eh bien ! ce besoin fondamental pour l'individu existe aussi pour l'espèce. L'histoire nous montre bien l'humanité fétichiste, ravalée à des cultes monstrueux, à des croyances triviales et puériles ; adorant la pierre, le végétal, la bête, ou des effets naturels inexplicables pour elle ; elle nous la montre polythéiste, etc., mais jamais sans croyance, sans affirmation. Car vivre, c'est affirmer, c'est croire ; et l'humanité vivait.

Mais ce qui est bien remarquable et plein d'un haut et philosophique enseignement, c'est que cette croyance de l'homme sur Dieu a toujours été en corrélation parfaite avec sa croyance au bonheur, auquel il aimait à se croire destiné.

Et d'abord vous voyez l'humanité croire à l'éternité du principe du mal et à sa supériorité sur celui du bien, qu'elle n'a pourtant jamais nié complètement ; puis à la co-existence, sur pied d'égalité, de ces deux principes ; enfin arriver péniblement à inférioriser le premier au second ; et c'est à peine si de nos jours, malgré le christianisme prêché pendant 18 siècles, le principe du bien a définitivement prévalu sur le principe du mal.

La croyance au bonheur suit donc analogiquement les mêmes phases et se modifie d'après la croyance de l'homme sur l'Être suprême : aussi le bonheur est-il qualifié de rêve, de chimère, de fantôme insaisissable par le plus grand nombre. La croyance d'un Dieu méchant règne encore dans bien des cœurs et sur bien des esprits. Et cependant l'homme aspire sans cesse au bonheur, c'est le vœu de son être, c'est ce que répète chacune de ses pulsations vitales ; car vivre, c'est être heureux. Le bon-

heur, c'est l'exercice intégral des facultés que Dieu nous a départies. C'est vivre de toute la plénitude de son être.

Que cherches-tu, toi, qu'un travail pénible courbe sur ce sillon et dont la sueur inonde le visage ? — A gagner ma vie, à essayer d'accroître le bien-être de ma famille, le mien, pour *vivre heureux*. Et toi, qui te consumes dans les veilles et les mortifications ; toi, qui meurs un peu chaque jour, que veux-tu ? — Acquérir un *bonheur* éternel par mon expiation ici-bas. Et toi, jeune homme, qui cours aux bals, aux chasses, aux fêtes, que cherches-tu ? — Je cherche la joie, la vie, le *bonheur*.

C'est ainsi que l'homme a toujours répondu, vous, comme moi ; Augustin, comme Pascal.

Aussi saint Augustin dit-il : *Nulla est homini causa philosophandi, nisi ut beatus sit*. Il n'est pour l'homme d'autre but de recherche philosophique que le bonheur :

Et Pascal :

« Tous les hommes désirent être heureux ; cela est sans exception. Quelque différens moyens qu'ils emploient, ils tendent tous à ce but. La volonté ne fait jamais de démarches que vers cet objet, c'est le motif de toutes les actions des hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent. »

Il faut donc le proclamer hautement, le *bonheur* est le vœu impérissable de tous les hommes, désir secret ou avoué, mais qui persiste toujours chez chacun de nous.

*Le bonheur !.. chimère !..* (1) Mais au résumé quelle est donc la conduite de ceux qui nient que le bonheur soit la destinée de l'homme ? Remarquez-vous qu'ils délaissent le soin de leur bien-être, celui de leur famille ? Non sans doute, il n'y sont que plus âpres. Quel caractère les

(1) Il est bien entendu que lorsque nous parlons du bonheur pour l'homme, nous entendons la félicité compatible avec sa nature finie, mais qui lui est suffisante, puisque c'est Dieu qui la mesure.

distingue de nous ? C'est qu'affichant de ne pas croire au bonheur de l'homme , ils se trouvent dispensés de s'en occuper et se renferment bien complètement et bien étroitement dans l'égoïste satisfaction d'eux-mêmes.

C'est donc là un symptôme certain, et, prenez-en note, la plupart de ceux qui crient bien haut que l'homme est voué au mal et qu'il n'y a pas à s'occuper de son bien-être ici-bas , sont d'immondes égoïstes , odieusement concentrés dans leurs jouissances personnelles.

*Le bonheur! chimère!..* Mais alors pourquoi constituer des pouvoirs , des gouvernemens ? Pourquoi travailler et s'ingénier en mille façons ? Pourquoi payer des administrateurs , des savans , des artistes , des hommes publics chargés de s'occuper de votre bien-être , de la paix , de l'abondance ? Quelle raison d'être pour ces divers pouvoirs , constitués par les hommes , si ce n'est la croyance que leurs fonctions sont éminemment utiles à la vie , au bien-être , *au bonheur* des hommes ?

Ce que je dis est si vrai que si demain le langage de votre maire , de votre préfet , de vos députés , de votre gouvernement changeait ; s'ils ne vous disaient plus , je m'occupe de votre bonheur ; la pensée de votre bien-être absorbe tous mes momens. S'ils venaient vous dire : la destinée de l'homme n'est pas d'être heureux ; inutile de s'occuper de son bonheur , chimère... Laissez-nous et repaissez-vous en paix de votre misère et de vos souffrances ; car la vraie destinée de l'homme , c'est de gagner le paradis...

Oh ! alors je m'imagine bien qu'il n'y aurait pas assez de malédictions et de sifflets pour ce pouvoir. Oh ! alors il pourrait trembler , et bientôt la main qui l'avait élevé l'aurait écrasé.

Après avoir ainsi légitimé la recherche que nous allons entreprendre des moyens de réaliser ce bonheur auquel nous aspirons tous , qu'il me soit permis de prendre pour



point de départ ces deux propositions, trop évidentes par elles-mêmes pour être contestées, que *l'homme vit en société*, que c'est là son état naturel, et qu'*il n'y vit que par son travail*.

Ces deux propositions, toutes simples et vraies qu'elles soient, entraînent logiquement les conséquences les plus graves et les plus importantes. En effet, si le travail ne produit que peu et insuffisamment aux besoins de la société, tout aussitôt l'homme souffrant, l'homme étant atteint dans sa vie, il devient dur, cruel, *insociable*; il se met en guerre, il se constitue en lutte avec son semblable pour satisfaire aux exigences naturelles de son être, exigences qui parlent plus haut que toutes les contraintes et toutes les pénalités. Voilà donc que la société est troublée jusqu'en ses fondemens; voilà donc qu'elle se trouve en proie aux convulsions les plus violentes, aux déchiremens les plus cruels.

Donc, aussi, la première condition pour qu'une société soit paisible, juste et ordonnée, c'est que le travail produise suffisamment aux besoins de ses membres; c'est là la condition *sine qua non*, comme on le voit.

S'il n'en est pas ainsi, l'homme ne vit plus en société; il n'est plus lié à son semblable que par une contrainte universelle; le lien social, au lieu d'être un lien d'amour, de fraternité de bienveillance, n'est plus qu'une odieuse et terrible chaîne, qui commence par la misère et la corruption, se continue par les sbires et les cachots, et se termine par le bagne et la guillotine, laquelle couronne hideusement l'édifice. La société, qui devrait être la mère de l'homme, n'est plus que son bourreau.

Il faut donc, avant tout, *organiser le travail*.

Mais qu'est-ce qu'organiser? *Organiser*, c'est régulariser un mouvement, une action quelconque. Le service des postes, par exemple, est organisé. La défense du pays est également organisée; car là, il y a



ensemble, unité, il y a ordre et hiérarchie. Le soldat rentre dans la compagnie, la compagnie dans le bataillon, le bataillon dans le régiment, le régiment dans la division, la division dans l'armée. Ce sont cent mille bras et une seule tête; c'est un immense géant qui couvre la patrie de son corps et la défend comme un seul homme.

On conçoit combien il en serait autrement si, devant une invasion, chacun courait aux armes de son côté et se défendait à sa manière. De cette façon, notre conquête ne ferait plus question.

Organiser, c'est donc combiner, unir toutes les forces qui doivent concourir à opérer un mouvement, une œuvre quelconque, afin que ce mouvement, cette œuvre soient accomplis avec économie de temps, de force, de dépense et donnent le plus grand résultat possible. *L'union fait la force.*

Ce mot étant compris, nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, que *le travail n'est pas organisé* en France, puisque chacun travaille à sa guise et au hasard. Quoi donc d'étonnant à ce que le produit du travail soit si faible et ne donne à chacun de nous qu'une valeur moyenne de bien-être égale à dix sous? Puisque nous voyons que beaucoup ont davantage, quoi d'étonnant encore qu'un beaucoup plus grand nombre n'ait pas assez, et meure lentement de faim?

Mais il faut s'entendre sur ce mot *travailler*. Qu'est-ce que travailler? Travailler, dans la véritable acception de ce mot, c'est exercer son activité (ses forces physiques et intellectuelles) d'une manière normale. Ainsi, un cheval travaille quand il tire ou porte un poids en rapport avec ses forces. Si, par des coups il fait au-delà de ses forces, on ne pourra plus dire de ce cheval qu'il travaille, mais bien qu'on l'épuise, qu'on le ruine, qu'on le tue; et l'on dira vrai.

De même pour l'homme, si on l'oblige à un exercice

anormal de ses facultés, si on le contraint à agir contrairement à son organisation naturelle, nous ne pourrions plus dire que l'homme travaille, mais qu'on le blesse dans ses sens, qu'on l'abrutit dans ses facultés intellectuelles et morales.

Aussi, rappelez-vous comment le travail s'est obtenu dans le passé et encore de nos jours, sous l'aiguillon de la faim, de la nécessité pressante de la misère, sous le fouet du contre-maître à esclaves, sous la loi dure du servage, toujours par une affreuse et horrible *contrainte* sans laquelle il ne s'en serait point opéré, sans laquelle l'humanité n'aurait point eu son *pain quotidien* (1).

Et cependant l'homme est un être actif, qui a un besoin invincible d'action et de mouvement. L'inertie lui pèse, l'affaisse dans le spleen et le pousse à se détruire. On comprend que cela doit arriver. Un être qui est actif et qui n'agit point ne vit plus. N'ayant pas de raison d'être, il se détruit. Ne faut-il donc pas que le travail du passé, le travail de nos jours soit une atroce souffrance, une horrible torture pour l'homme, puisque cet être, que le besoin d'agir et de créer dévore, le fuit et le hait? Voilà la raison de ce qu'on appelle *Paresse*.

(4) Ceux qui nous traitent de *matérialistes*, et nous anathématisent, sans nous connaître, au nom de Jésus devraient se souvenir que dans la prière de cet homme divin, après avoir demandé que son règne arrive, aussitôt il le prie pour qu'il nous accorde notre pain de chaque jour, *adveniat regnum tuum, panem nostrum quotidianum da nobis hodie*.

Rapprochant ce texte de cet autre : QUI TRAVAILLE PRIE, nous aurons la sanctification chrétienne du travail et de son produit, c'est-à-dire de tout le bien-être matériel nécessaire à la satisfaction des facultés vitales, dont Dieu a doué l'humanité. Enseigner les moyens de réaliser cette prière (base première de toute autre amélioration), ce vouloir de Dieu, c'est être matérialiste comme l'auteur du *Pater*, comme celui qui a dit : *Qui travaille prie*.

L'homme ne vit pas *seulement* de pain, mais il vit *d'abord* de pain.

Mais si le travail ne pouvait s'obtenir qu'ainsi, jamais donc de paix ni de joie véritable pour l'humanité, jamais de fraternité entre les hommes, jamais donc que des sueurs, des larmes et du sang sur cette terre désolée ! Alors, il ne serait plus vrai de dire que l'homme vit en société, mais qu'il vit et doit vivre éternellement dans un baignoire, avec la misère, la faim, la corde et le bourreau.

Mais celui qui préside à l'immortel et inénarrable concert que forme la nature vivante, n'a pas rejeté l'homme seul en dehors de l'harmonie universelle. Dieu est Dieu, et l'homme relève de lui, comme tout ce qui est.

Il résulte de ce que je viens de dire que, de toute nécessité, si l'on veut réellement que l'homme travaille, qu'il fasse un exercice normal de son activité, c'est-à-dire de toutes les facultés tant physiques qu'intellectuelles qui composent son être, — ce qui, pour le rappeler en passant, est le seul moyen que l'homme s'adonne de lui-même au travail, et de plus, que le travail étant organisé, il soit productif, seul moyen encore d'avoir une société pacifique et régulière où l'homme soit le frère de l'homme ; — si l'on veut que l'homme ne soit pas dégradé, abruti, tué par le travail, mais au contraire fortifié, anobli et développé, il faut, avant tout, connaître le mode d'organisation du travail en rapport avec la nature humaine, et pour cela, il faut donc étudier, examiner, et dire quelle est cette nature.

---

---

CHAPITRE III.

---

Le travail étant l'exercice normal des facultés naturelles d'un être, quelles sont les facultés naturelles de l'homme? — L'homme est tout entier dans ses passions. — Comment ses autres facultés vitales n'agissent-elles que sous leur impulsion? — Quelles sont les passions? — Il n'y en a que douze qui se résument en une seule. Pourquoi la science accusée de *matérialisme*? — Les passions sont bonnes, puisqu'elles émanent de Dieu. Analyse passionnelle de *Bossuet*.

Ayant établi précédemment que la société ne pouvait pas exister sans un travail suffisamment productif, et en ayant conclu qu'il fallait donc organiser le travail; enfin, ayant démontré que ce mot *travail* devait exprimer, dans sa véritable acception, *l'exercice normal des facultés naturelles de l'homme*, nous sommes rigoureusement contraints de rechercher d'abord quelles sont *ces facultés naturelles* de l'homme? nous sommes amenés par l'effort d'une inflexible logique à nous occuper de la nature humaine, à l'examiner, à l'analyser, à exposer d'une manière nette et lucide ce *qu'est l'homme*, parce que, de toute évidence, sans cette étude préalable, nous ne pouvons pas dire quel est l'exercice normal convenant aux facultés naturelles de l'homme; nous ne pouvons pas déterminer le mode de travail en rapport avec la nature humaine.

Voici de quelle manière nous allons procéder à cette tâche, qui nous aurait paru bien lourde si nous n'avions pas eu pour nous guider le flambeau de la science.

L'homme est tout entier dans ses passions. La passion est le mobile de la vie, un homme sans passion est un homme dont le cœur a cessé de battre, c'est un mort.

Mais il faut, avant tout, s'entendre sur ce mot *passion*. Il vient du latin *patis*, qui veut dire souffrir, et effectivement, dans le passé comme aujourd'hui encore, la passion est une souffrance. L'homme ne peut pas satisfaire à tous les besoins de son corps, il ne peut vivre par tous les nobles et délicieux sentimens de son cœur. La vie est une souffrance le plus souvent. Ce mot *passion* exprime donc parfaitement aujourd'hui les besoins essentiels, les facultés vitales de l'homme, et nous leur avons donné le nom qui convient aux effets résultant de leur exercice.

Pour ne pas sortir du vocabulaire usuel, nous continuerons donc à appeler *passions*, les puissances ou attractions particulières propres à la nature humaine; mais nous le ferons sans y attacher à l'avance aucune idée fâcheuse, relative à leur effet bon ou mauvais, ce qui est juste et logique.

Cette signification du mot *passion* entendue, montrons maintenant que ces passions, ou impulsions natives de l'homme, sont les seuls mobiles de tous ses actes et de toutes ses pensées.

Avez-vous jamais rencontré un homme qui pensât pour penser, qui se ressouvînt uniquement pour se ressouvenir, qui imaginât pour imaginer? cela vous est-il jamais arrivé à vous-même? . non, évidemment non. L'homme a un but lorsqu'il pense, lorsqu'il imagine; lorsqu'il se met en mouvement, il ne va pas au devant de lui pour mettre stupidement un pied devant l'autre. Ce but, c'est ou sa patrie, ou sa famille, ou les intérêts de sa gloire et de sa fortune, ou enfin les besoins de son corps; ce but, c'est la satisfaction de ses passions.

Répétons-le donc : si l'homme a d'autres facultés que

ses passions, telles que la mémoire, l'entendement, l'aptitude aux sciences et aux arts, etc.; jamais l'homme ne fait usage de ces facultés que pour servir ses passions : elles seules demeurent toujours les mobiles de toutes ses pensées et de tous ses actes.

Pourquoi ce dicton vulgaire : *qui veut peut*? c'est parce qu'il exprime ce fait, que la passion est toute-puissante et peut plus pour faire arriver l'homme à son but, que les plus brillantes facultés, dépourvues d'une impulsion passionnelle aussi intense.

Puisque nous savons qu'il faut entendre par passions les forces vives, les attractions naturelles qui composent l'homme et sont sa vie, nous comprenons aussi parfaitement que les passions sont légitimes, bonnes en soi; car elles viennent de Dieu, et dire autrement serait le blasphémer en l'insultant dans son œuvre. Nous dirons encore que, si la passion produit le mal, soit pour celui qui l'éprouve, soit pour la sphère où elle se développe, ce n'est pas qu'elle soit nativement mauvaise, c'est que le milieu funeste dans lequel elle se trouve emprisonnée, aura vicié son essor, faussé son jeu naturel et d'une bonne cause fait sortir un effet déplorable.

Une comparaison, quoique d'un ordre inférieur, va nous le rendre plus sensible; nous connaissons tous les admirables effets de la force d'expansion de la vapeur lorsqu'elle est contenue dans un mécanisme régulier, calculé selon les lois mathématiques, c'est-à-dire l'ordre. Mais nous connaissons aussi, par d'affreux événemens, les effets funestes de cette même force de la vapeur, lorsqu'au lieu d'un mécanisme en rapport avec sa puissance, on l'appelle à jouer dans un mécanisme usé ou mal calculé, n'étant plus en harmonie avec cette force (1).

(1) La vapeur d'eau se présente encore à nous comme un terrible moyen de destruction. Des esprits éminens ne s'arrêtèrent pas à



Les passions, indéfectibles mobiles de la nature humaine, sont également une force, d'un autre ordre sans doute, bien plus composé et bien plus élevé; mais ce sont des forces bonnes en soi, comme tout ce que Dieu fait, et qui ne deviennent jamais mauvaises essentiellement quoique (nous ne le voyons que trop!) on en puisse faire sortir d'horribles et monstrueux effets; et cela par un mécanisme social, pour suivre la comparaison, par un milieu constitué sur des bases fausses, par un mécanisme non conforme à la nature de la force qu'il doit contenir, non convenable à la nature humaine.

En résumé, ou il faut blâmer Dieu d'avoir créé parce qu'il a créé mal et insuffisamment, ou plus religieusement il faut croire qu'il fait bien tout ce qu'il fait, c'est-à-dire que Dieu est Dieu; donc que l'homme ou ses passions sont bonnes, car c'est tout un, puisque les passions sont les forces qui le constituent, les racines de son être, les indéfectibles mobiles de ses actes et de ses pensées.

Reconnaître la bonté native de l'homme et la légitimité de ses passions!... Oui, et je crois que, lorsque j'aurai dit quelles sont ses passions, on trouvera la chose toute naturelle, malgré les préjugés qui nous obsèdent, malgré les funestes effets que la passion produit aujourd'hui.

De ce que nous légitimons les passions, il n'en faudrait pas conclure à l'étourdie, que nous légitimons leurs excès et que nous ne reconnaissons pas la nécessité présente de la contrainte physique, de la contrainte morale et de la contrainte religieuse. Mieux vaut un ordre basé sur la violence, que l'anarchie. Qu'on le retienne bien; si

cette réflexion chagrine; ils concourent que les forces mécaniques doivent devenir, ainsi que les passions humaines, utiles ou nuisibles, suivant qu'elles sont bien ou mal dirigées.

ARAGO, *Éloge de Watt.*



nous glorifions la passion, comme l'œuvre sainte de Dieu, nous maudissons ses excès et voulons leur répression, tant qu'une organisation supérieure de la société, à laquelle nous travaillons de tous nos efforts, n'en permettra pas l'essor juste et complet, normal et équilibré. C'est alors seulement que l'homme sera LIBRE et franc de tous liens.

Les passions sont loin d'être aussi nombreuses qu'on le pense généralement. Il en est de leurs effets comme de ceux des 12 notes musicales, qui suffisent, dans leurs combinaisons infinies, pour réaliser tout un opéra, toute une symphonie, etc.

A la différence des philosophes, Fourier a cherché l'homme dans l'homme même, et il a rigoureusement classé, hiérarchisé et défini les diverses causes de son activité.

Et d'abord, ce qui est saillant et saisissable pour tous, nous avons les *cinq sens*. L'homme vit d'abord par ses sens, et s'il y avait besoin de preuves, on les trouverait dans le développement graduel de l'enfant. Comment l'attirer? comment l'intéresser? comment le faire obéir? comment l'amuser? En frappant ses sens, en faisant appel à sa vue par des objets brillans, par une lumière; en flattant son goût par des comestibles qu'il aime. Tout petits, on en voit qui cessent leurs cris, demeurent comme stupéfaits, si soudain les sons d'un instrument viennent à frapper leurs oreilles. Ce que nous disons ici est tellement simple, que nous n'y insisterons pas davantage.

Ces cinq passions *sensitives*, quoiqu'indispensables à notre existence, ne sont pas cependant d'un ordre élevé et ne nous stimulent guère qu'à la satisfaction égoïste de notre individu.

Elles tendent à la santé et à la richesse, en termes plus justes, au luxe interne et externe.

L'homme ne vit pas seulement de pain, dit l'Évangile; l'homme a besoin d'aimer et d'être aimé.

Au premier rang de ces passions de l'âme, nous trouvons l'*amour*, cette douce et irrésistible puissance qui unit les sexes et accomplit le grand œuvre de la reproduction de l'espèce. Cette passion, qui est la source de la vie, est aussi une des plus universelles et des plus puissantes.

Si nous nous sentons attirés vers le sexe dont nous ne sommes pas, nous éprouvons aussi le besoin d'aimer des individus de notre sexe que l'analogie de nos goûts, de nos travaux, de nos caractères rend nos sœurs ou nos frères. De là, l'*amitié* ou la passion uni-sexuelle.

Puis, vient le sentiment conservateur de l'espèce, le plaisir et la joie que nous ressentons à transmettre notre sang, notre fortune, notre œuvre, et nous l'espérons, nos goûts, à des êtres qui sortent de nous.

L'ordre social actuel reposant presque exclusivement sur la *famille* nos préjugés et nos habitudes encouragent et favorisent les excès de cette passion, J'ajoute que cette passion étant généralement plus forte chez la femme que chez l'homme; elle s'y livre avec d'autant plus d'excès, qu'elle lui permet d'épancher sa tendresse souvent froissée d'ailleurs, et de donner un aliment à son activité généralement enchaînée ou sans but.

Lorsque nous sommes en présence d'une œuvre à entreprendre, aussitôt nous voyons les uns avoir besoin de diriger et de conduire, les autres de se laisser conduire. Et cela est simple; sans cette disposition naturelle qui nous met chacun à notre place, il n'y aurait ni ordre ni hiérarchie. Cette impulsion, c'est l'*ambition* ou désir naturel d'aller aussi haut qu'on se sent la puissance d'aller.

La sphère des passions *animiques* se compose donc de l'*amour*, l'*amitié*, la *famille* et l'*ambition*.

Ces passions animiques qui se combinent à l'infini

dans leurs essors divers et que tous les hommes ressentent à un plus ou moindre degré, manifestent chez lui leurs dominances respectives, selon les phases de sa vie.

De même, les physiologistes ont généralement reconnu que l'homme passait successivement par les divers tempéramens qui se font remarquer dans l'espèce, et que chacun de ces tempéramens, lymphatique, sanguin, bilieux ou nerveux, prédominait tour-à-tour en nous, selon que nous parcourions telle ou telle partie de l'échelle des âges.

C'est ainsi que l'*amitié* ou l'affection unisexuelle prédomine dans l'enfance.

L'*amour* dans la jeunesse.

L'*amour* et l'*ambition* dans l'*âge viril*.

L'*ambition* dans l'*âge mûr*.

Et la *famille* dans la vieillesse.

Cette dominance successive des passions est en parfaite analogie avec le développement vital des végétaux.

La vie de l'homme, c'est le *bouton* entrouvert par l'haleine amicable du zéphire ; c'est la *fleur* épanouie aux doux feux de l'amour ; c'est le *fruit* que l'ambition dore et recueille, c'est la *graine* qui sème autour de sa tige une famille nouvelle.

Ces passions qui, à la différence des *sensitives*, ne peuvent être satisfaites qu'au milieu de nos semblables, sont bien plus nobles, plus belles et d'un ordre fort supérieur aux premières ; car elles poussent l'homme à se lier à l'homme ; *elles tendent aux groupes*.

Il n'échappera à personne que l'homme, étant un être multiple, c'est-à-dire composé de plusieurs facultés, il doit éprouver le besoin de varier l'usage de chacune d'entr'elles ; d'alterner des unes aux autres et de ne pas demeurer dans l'exercice exclusif de l'une d'entre elles. C'est pour cela qu'une action, même qualifiée de plaisir, si elle se prolonge, ne tarde pas à ame-

ner l'ennui, la lassitude, enfin la douleur. Cette passion, aujourd'hui si méconnue, ne produit le plus souvent que des effets fâcheux; elle fait accuser celui qui la possède à un haut degré, d'être brouillon, léger, inconstant, de tout commencer et de ne rien finir. Cette passion, qui manifeste ses exigences par le besoin de contrastes, de changemens, de nouveautés, cette passion de la variété, Fourier l'a gracieusement dépeinte en la nommant du nom d'un de ses plus élégans symboles, au vol saccadé et rapide, c'est la *papillone*.

Si nous éprouvons le besoin d'alterner l'usage de nos facultés, nous ne sommes pas moins pressés du désir de vivre par plusieurs de ces facultés à la fois, d'élever une jouissance simple, par exemple, celle de satisfaire notre appétit, à un degré composé, comme de dîner avec un ami. Ce besoin de vivre par plusieurs de nos facultés à la fois, qui double notre activité, nous exalte, nous enthousiasme, est surtout visible dans l'amour, lorsque ce lien satisfait à la fois le cœur et les sens. Fourier l'a appelé *composite*, du latin *componere*, réunir.

Il n'est personne qui ne sente en soi le besoin de rivalité, d'une noble émulation. Il y a surtout des personnes chez qui la lutte et le besoin d'obstacles à vaincre est une des plus grandes nécessités de la vie. Lorsqu'elles ont triomphé de tout, on les voit tomber dans l'inertie, le *spleen* et quelquefois mourir. Cette passion, dont les effets sont presque toujours si désastreux aujourd'hui, qui engendrent les intrigues, les luttes de toute espèce, les cabales, Fourier l'a nommée de ce nom dont notre époque lui fait le plus souvent revêtir le caractère, c'est la *cabaliste*.

Ces trois passions, papillonne, composite, cabaliste ou le besoin de variété d'accord et de discord, jouent, pour ainsi dire, sur les cinq sensitives et les quatre animiques : elles les alternent, les combinent et les opposent ;

elles modulent sur ces touches simples. Aussi les a-t-on appelées *modulatrices* et encore *distributives*, parce qu'elles règlent le jeu des premières. On les a dites encore *mécanisantes*, parce qu'elles sont les plus grands leviers du mécanisme social ou de l'enchaînement humain; ou bien *socialisantes*, dénomination qui exprime leur fonction de relier entre eux tous les membres du corps social.

Ces trois passions ne trouvant pas suffisamment à s'étendre dans la sphère qui suffit aux animiques, elles impulsent plus vivement l'homme, par le besoin de se sentir vivre dans un plus grand nombre de ses semblables; elles tendent aux séries de groupes.

Voici maintenant la passion supérieure, la passion la plus grande qui puisse animer l'homme. C'est celle qui réunit toutes les autres, celle qui les résume et en est la synthèse; celle d'où elles partent et rayonnent, comme celle où elles convergent et s'unissent sans se confondre.

Cette passion, c'est le besoin d'ordre, le désir de la justice et de la vérité, le sentiment supérieur et religieux qui nous fait justement apprécier nos rapports avec Dieu, avec nos semblables et l'univers. Nous la connaissons sous le nom *Bienveillance*, de *Religion*, etc.; Fourier l'a justement frappée de son cachet de mathématicien; il l'a appelée **UNITÉISME**, amour et sentiment de toutes les unités.

L'unitéisme est aux autres passions ce que la lumière ou couleur blanche est aux autres couleurs primitives: elle est tout sans pourtant rien effacer ni absorber.

ANALYSE PASSIONNELLE DE L'HOMME.

<b>UNITÉISME.</b>	Vue,	}	tendant au luxe.	<b>UNITÉISME.</b>
	Oùie,			
	Goût,			
	Odorat,			
	Toucher,	}	tendant aux groupes.	
	AMITIÉ,			
	AMOUR,			
	AMBITION,			
	FAMILLE,	}	tendant aux séries.	
	PAPILLONNE,			
	COMPOSITE,			
	CABALISTE.			

Voilà donc toutes les cordes qui vibrent dans l'âme humaine, et de ces cordes il n'en faut couper aucune, mais les accorder toutes. Maintenant, nous pouvons reconnaître que nos douze passions peuvent produire les effets multiples qui se manifestent sous nos yeux, aussi bien qu'un musicien ne voit dans toutes les diverses combinaisons mélodiques d'une symphonie que les douze notes fondamentales, dont sept pleines et cinq demi-tons.

Comme on a dû le remarquer, pour nous les passions *sensuelles* ne sont légitimes et dignes de l'homme, que lorsque, sous l'inspiration supérieure de l'*unitéisme*, elles sont réglées pour les *affectives* par les *distributives*.

Et cependant, voilà la doctrine que l'on a accusée de matérialisme, que l'on a dit ravalier l'homme jusqu'à la brute ! Et cela parce qu'elle seule avait été assez intelligente de la nature des choses pour comprendre le vieux proverbe : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*; pour savoir que l'homme abruti par la misère n'est plus un homme, quel-



que beau discours qu'on lui adresse ; pour savoir, enfin, que le seul moyen d'élever l'homme, c'était de l'affranchir des nécessités de la vie matérielle en créant l'abondance et la créant par l'essor normal de l'activité humaine !

J'ai dit quelles étaient les passions , et je défie qu'on cite un autre mobile des actions de l'homme. Eh bien ! maintenant se trouvera-t-il quelqu'un pour les proclamer *essentiellement et nativement* mauvaises ?

Est-ce un mal pour l'homme d'avoir besoin d'aimer et d'être aimé , de vivre par l'amitié , par la famille , par une noble ambition ? Est-ce un mal que l'homme aime Dieu et l'ordre par dessus tout ? Alors , si tout cela est mauvais , s'il faut comprimer ces nobles sentimens , demandez donc aussi un voile funèbre pour voiler la vue trop étendue de l'homme, un tampon pour assourdir son oreille ; demandez encore pour dégrader son tact , son goût et son odorat, et vous aurez au moins le mérite d'être logique.

Nous avons montré l'homme avec toute sa beauté native, avec ses douze passions rayonnantes de lumières, riche d'harmonie, digne de son créateur et de lui-même. C'est là l'homme, non pas l'homme de Lycurgue ou de Platon, mais l'homme de Dieu, de qui tout bien émane !

L'HARMONIE DU MONDE ET CELLE DE LA MUSIQUE NE DIFFÉRENT PAS !

A dit ce grand et mystérieux génie, qui a nom PYTHAGORE.

*Analyse passionnelle de Bossuet.*

Il pourra paraître assez curieux, et sans doute ce ne sera ni sans intérêt ni sans importance, de connaître une analyse passionnelle, faite empiriquement et par un



homme d'une haute intelligence, par Bossuet. Cet exemple me semble très-propre à rehausser la valeur de l'analyse scientifique de Fourier. La voici :

1 « L'amour—ou passion de s'unir à quelque chose, nour-  
2 3 4  
» riture—ou autre ; — la haine ; — le désir ; — l'aversion ;  
5 6  
» — la joie ; — la tristesse.

4 2  
» L'audace, ou la hardiesse, ou le courage ; — la crainte ;  
3 4 5  
» l'espérance ; — le désespoir ; la colère.

» Les six premières passions, qui ne présupposent dans  
» leurs objets que l'absence ou la présence des choses, sont  
» rapportées par les anciens philosophes à l'appétit, qu'ils  
» appellent *concupiscible* (où domine le désir). Pour les  
» cinq dernières, qui ajoutent la difficulté à l'absence ou  
» à la présence de l'objet, ils les rapportent à l'appétit,  
» qu'ils nomment *irascible* (c'est-à-dire où domine la co-  
» lère).

» Outre ces onze passions, il y en a bien quelques au-  
» tres, la honte, l'étonnement, l'envie, l'admiration, l'é-  
» mulation et quelques autres semblables, mais elles se  
» rapportent à celles-ci. »

(BOSSUET. *Connaissance de Dieu et de soi-même.*)

Ce qui ressort d'une manière frappante de cet exposé des mobiles qui font agir l'homme, c'est qu'il est faux et incomplet, puisque, d'après l'auteur lui-même, il resterait en dehors de son analyse d'autres passions ; mais, dit-il, elles rentrent dans les premières.

Evidemment, procéder ainsi n'est pas procéder logiquement et scientifiquement. Que dirions-nous d'un chimiste qui, venant nous soumettre l'analyse d'un corps, nous dirait, ce corps contient de l'oxygène, de l'azote,

du carbone ; c'est tout. Il contient bien encore d'autres principes, tels que du nickel, de l'or, etc ; mais tous ces principes rentrent dans le premier ? Eh bien ! Bossuet n'a pas fait différemment. Lorsqu'on analyse un corps et qu'on en exprime la valeur, on le fait nettement. Les principes essentiels constitutifs d'un être ne sont pas d'ailleurs en si grand nombre, et tous doivent être rigoureusement indiqués, et de façon à donner complète satisfaction ; sinon, on n'a pas une analyse de cet être, mais un aperçu, un roman.

Telle est cette analyse de Bossuet, et en examinant brièvement quelques uns de ses termes, je vais le faire toucher au doigt.

Et d'abord *amour*. Comme ce mot est vague ! car nous avons l'*amour* des sens ou l'*amour* proprement dit ; l'*amour des enfans*, philogéniture ; l'*amour* entre individus de même sexe, ou mieux, l'*amitié*, etc. Mais tous ces sentimens sont tous parfaitement distincts. On peut connaître l'un sans connaître l'autre. Evidemment, énoncer ce mot, sans rien dire de plus, ni spécifier, c'est ne rien dire du tout.

*La haine*. N'est pas un sentiment primitif, c'est l'effet d'un sentiment naturel d'un besoin auquel on porte obstacle. C'est un **RESSENTIMENT** ou *récurrence de sentiment* ; car l'expression ici est on ne peut plus juste.

*Le désir*. Bossuet est ici aussi vague qu'avec son mot amour. Le désir, c'est le signe général de la vie et l'élan spontané de chacun de nos sentimens ; c'est le propre de toute faculté vitale ; désirer, c'est vivre. Mais ce n'est pas un mobile spécial et particulier, à moins qu'on ne spécialise.

*L'aversion*. Ceci touche beaucoup à la haine, ou ne fait que caractériser les différences qui individualisent chacun de nous et génèrent des sympathies et antipathies naturelles et utiles.

*La joie.* C'est encore l'expression générale de la satisfaction de chacun de nos sentimens et besoins ; mais ce n'est pas un sentiment particulier et à part.

Ainsi de la *tristesse.*

Je crois inutile de poursuivre davantage ; on voit le cas qu'il faut faire de ces autres indications : le *courage*, la *crainte*, l'*espérance*, le *désespoir*, la *colère*.

Voilà pourtant comment on peut analyser l'homme, lorsqu'on le fait, sans être muni du flambeau de la science ; lorsqu'on se livre à son imagination ou qu'on se laisse guider par les idées communes et vulgaires qui courent le monde. Et c'est Bossuet qui a fait ce tableau ! Combien il est propre à relever le mérite de celui de Fourier.

Oui, il fallait toute la puissance de ce génie élevé, toute la lucidité mathématique de sa profonde pensée, pour avoir découvert une analyse aussi simple quoique complète de ces forces, qui aujourd'hui sont faussées, répercutées et brisées en mille façons dans notre chaos anarchique.

Un génie moins scientifique et moins puissamment trempé y aurait inévitablement échoué. Tel a été le sort de Bossuet.

---

---

#### CHAPITRE IV.

---

Quel est donc le milieu convenable à l'homme? — Explication des deux lois posées par Fourier : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées. La série distribue les harmonies dans l'univers.* — Réponse à la *Queue de 32 pieds* et autres critiques de même valeur. — Que richesse veut dire produits et non pas écus. Que ménage et famille sont deux choses distinctes. — Définitions de la communauté et de l'association.

Maintenant, puisque nous avons fait notre étude de l'homme, que nous connaissons d'une manière complète et véritablement scientifique les impérissables mobiles qui le font agir (mobiles qui disposent de ses autres facultés) les attrait irrésistibles qui l'unissent à la vie de ses semblables et du monde extérieur; maintenant que nous connaissons l'homme, mais maintenant seulement, nous pouvons être aptes à lui donner des institutions, à lui préparer un milieu social en rapport avec son organisation, à lui constituer un monde où il puisse *faire un exercice normal de ses facultés*, c'est-à-dire travailler par plaisir; puisqu'il ne peut vivre sans travail, par ce double motif qu'il périrait d'inanition et qu'il succomberait à l'inertie et à l'ennui.

Puisque nous avons constaté en l'homme des sens, le milieu social convenable à sa nature devra donc ne point le blesser dans ses sens, ne point l'atteindre dans sa santé, ne pas le faire souffrir par la privation et la pénurie des objets matériels nécessaires à leur satisfaction.

C'est là la première condition. Le travail devra lui être salubre et agréable, tout autant et plus que ne le serait aujourd'hui une leçon de gymnastique. Il ne devra être pour son corps qu'un exercice normal, juste et équilibré.

Ayant ensuite constaté des passions affectives qui, pour être satisfaites, exigent impérieusement que l'homme vive, agisse et produise, non pas seul, mais groupé avec ses semblables, travaille, non pas solitaire et morose, mais joyeux et doucement réuni à ses amis, à ses parents, homme, femme, enfants; il faudra donc encore que l'exercice de son activité (son travail), pour qu'il soit normal, s'effectue dans ce milieu, dans les groupes.

Enfin ce besoin de varier et d'alterner l'usage de ses facultés, qui est si vif et si puissant dans l'homme, cet autre de grands accords, d'exaltation et d'enthousiasme; puis celui de grandes rivalités d'émulation, d'actives et puissantes luttes industrielles et scientifiques, impulsent l'homme trop vivement pour que la sphère du groupe ne leur soit pas trop restreinte: il leur faut un champ plus large, plus d'air et de soleil; elles ne peuvent se développer et se satisfaire que dans les séries de groupes.

Le sentiment supérieur, l'unitarisme, qui veut notre lien avec tous nos semblables, se contenterait encore moins de la réunion des groupes, même de celle des séries, si les séries ne rattachaient pas naturellement à l'ensemble et à l'unité complète.

Mais cela étant ainsi, notre milieu étant favorable à la santé et vigueur corporelle de l'homme, à l'extension de ses puissances affectives, à celles de ses facultés d'alternance, d'accord et de discord, à son sentiment d'ordre et d'unité, ce milieu sera agréable pour l'homme; et l'homme, être actif, sera naturellement attiré à

l'exercice normal de cette activité et s'en trouvera heureux, parce que, faisant ainsi, il accomplit sa loi.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut que j'éleve ici votre attention et la reporte à un point de vue plus général que celui auquel je l'ai fixée jusqu'à ce moment.

En exposant d'une manière rigoureuse et scientifique les impulsions natives de l'homme (ou ses passions) je n'ai fait que constater les *attractions* particulières qui lui sont propres, et donner à entendre que l'homme, à l'exemple de tous les êtres, n'était conduit que par l'*attraction*, qui est la loi universelle de tout ce qui vit.

En effet, l'attraction matérielle, pressentie par Pythagore, devinée par Hook, annoncée par Pascal et Roberval, par d'autres encore, scientifiquement établie par Newton; l'attraction reconnue comme loi des corps célestes par l'astronomie, sous le nom particulier de *gravitation*; l'attraction appelée *pesanteur* par les physiciens, en tant qu'elle agit sur les corps placés à la surface du globe; l'attraction appelée *attraction moléculaire* en tant que déterminant la cohésion des particules des corps, et *affinité* en tant qu'exprimant l'attraction des molécules de différens corps entre eux; l'attraction que la science de l'homme aperçoit chaque jour davantage être la loi de la vie de tout le monde extérieur; toujours *UNE*, quoique variée dans ses applications, l'attraction devait d'abord être ainsi découverte partiellement comme la loi des degrés inférieures de la vie (1), avant qu'un homme de génie pût venir, au nom de l'unité de système et de l'analogie universelle (2), la pro-

(1) Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de nous élever aux passionnelles et d'en pressentir le système.

(FOURIER.)

(2) L'analogie de chaque partie de l'univers est telle, que la même



clamer comme la loi de l'unité sociale et par suite de l'unité universelle ! Telle a été la mission du continuateur de Pythagore, de Keppler, de Copernic, de Galilée et de Newton ; telle a été la mission de Charles FOURIER ; et c'est ainsi qu'il a posé d'une manière large et générale cet axiome :

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES ,

Axiome bien simple et bien saisissable pour l'intelligence, clair en un mot comme une vérité, évident comme doivent l'être les éternels principes de la vie.

Et réellement pourrait-il exister un être dont les facultés vitales ne fussent pas en rapport avec la mission que Dieu a voulu qu'il remplît ? car cet axiome ne signifie pas autre chose.

Tout être, homme, plante, animal ou globe a reçu une somme de forces en rapport avec sa mission dans l'ordre universel, ou :

*Les attractions sont proportionnelles aux destinées.*

Maintenant que nous avons reconnu l'attraction comme étant la loi fondamentale de la vie, aussi bien pour l'homme que pour tout être, quel qu'il soit, il nous reste encore à connaître comment cette attraction se distribue, comment elle se pondère et s'équilibre, comment et selon quelle loi elle se proportionne ?

Car l'attraction, c'est la force, la vie universelle éparse et répartie dans tous les êtres (1).

idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie et de chaque partie dans le tout. (SCHELLING.)

(1) Nous avons entendu un homme de beaucoup de savoir, mais selon nous beaucoup moins savant qu'artiste (dans l'acception large de ce mot), combattre vivement l'attraction et prendre Newton lui-même à l'appui de son attaque. En y réfléchissant, cette guerre m'a paru purement une querelle de mots. Appeler attraction ou expansion le phénomène qui caractérise la vie, cela est peu important. Et toutefois je préférerai le mot de Newton à celui de M. Azaïs.

○ Mais cette distribution et cette proportion, elles doivent être faites selon une mesure, une loi.

○ Cette loi, c'est la *loi sérieuse*, dans l'explication de laquelle il convient que nous entrons.

Cette loi, on le sent, est le complément nécessaire de l'autre; car Dieu, le grand architecte, le suprême symphoniste, l'éternel géomètre, ne fait rien sans ordre ni mesure. La force vitale, la puissance si variée et si multiple des différens êtres qui composent l'univers: voilà *l'attraction*. La mesure, l'ordre selon lequel cette attraction se distribue, selon lequel tous ces êtres vivent et s'unissent dans une immortelle unité: voilà *la série*. Vous le voyez, ces deux lois se complètent l'une l'autre, ou pour mieux dire, elles ne sont que les faces différentes d'un même objet: la *VIE*.

■ Mais il importe que je vous fasse une idée plus nette et plus précise de la série, puisque c'est elle qui nous donnera la véritable mesure de l'organisation du milieu social.

○ Et d'abord, la série est tellement et si bien la loi de la vie universelle, que, de même que pour *l'attraction*, on a été naturellement conduit à la reconnaître pour la loi des degrés inférieurs de la vie.

○ En effet, j'ouvre un traité d'histoire naturelle, et j'y lis:

○ Pour parvenir à reconnaître sûrement les êtres innombrables qui peuplent l'univers, il faut, de toute né-

Ce verbe *attraction* exprime également qu'un objet attire et qu'il est attiré, exprime donc, aussi brièvement que possible, le lien de l'unité vitale qui enchaîne tous les êtres. Tandis que ce mot *expansion* ne nous montre que l'action particulière à l'objet, et il faut que nous nous disions que l'action sollicite toujours une réaction, pour comprendre qu'il exprime aussi l'enchaînement des êtres. Le premier verbe est donc plus vivant, plus complet et plus connu, ce qui est encore quelque chose.

cessité, suivre un certain ordre, un certain arrangement dans leur étude; en d'autres termes, adopter une méthode qui nous fournisse les moyens de CLASSER ces êtres d'après leurs points de *ressemblance* et de *différence*. De là, la nécessité d'établir, dans toute classification, une SÉRIE de divisions et de subdivisions subordonnées les unes aux autres. Ces divisions prennent le nom de variétés, espèces, genres, ordres, classes. »

« Pourquoi cette nécessité de suivre un ordre, un arrangement dans l'étude des êtres? Apparemment parce que Dieu les a disposés avec ordre, et que le seul moyen de les connaître, c'est de se rallier à cet ordre divin.

« Cette méthode est dite NATURELLE quand elle classe les corps sur l'ensemble de tous les caractères qui leur sont propres, ayant pour but de nous faire connaître, non seulement leurs noms, mais encore leurs analogies, leurs rapports entre eux et la place qu'ils occupent dans la *série* des êtres. » (SAUCEROTE, *Éléments d'histoire naturelle*.)

Ainsi, voyez vos classifications des trois règnes; voyez les travaux des Linné, des Cuvier, des Lavoisier, tous établissent un ordre; tous constituent des classes, des ordres, des genres, des espèces, des familles et des variétés, et tous y rapportent les divers individus de chaque règne, qui rentrent tous et s'enchaînent dans une vaste unité ou SÉRIE, et ils ont appelé leur méthode *méthode naturelle*, et cela avec raison, car c'était la nature qui la leur indiquait, qui les y attirait nécessairement.

Eh bien! si tout dans la nature est disposé avec ordre, classé, hiérarchisé méthodiquement, si rien n'existe isolément, si tout rentre dans un sous-groupe, groupe, famille, espèce, genre, ordre, classe; si tout, minéraux, végétaux, animaux, est disposé selon la *loi sérielle*, il serait bien étrange et bien contraire à l'ordre que l'homme

seul, fait pour agir sur ces choses et sur ce monde, ordonnés sériaiement, ne fût pas lui-même soumis à cette loi sériaiere, et par ses facultés et ses besoins naturels ?

○ Ou plus clairement encore, ne serait-il pas singulier que l'homme seul fût excepté de l'ordre universel, puisque nous voyons que cet ordre, c'est la série qui l'établit ?

○ Aussi, en est-il tout différemment, nous allons le voir tout aussitôt. Ne vous rappelez-vous plus que nous avons dit que l'armée était organisée, c'était dire qu'il y avait ordre, qu'il y avait *série*. Et en effet, dans cette grande unité, formée pour la défense du pays, nous voyons l'unité soldat rentrer dans le groupe ou l'escouade, l'escouade dans la compagnie — l'espèce, la compagnie dans le bataillon — le genre, le bataillon dans le régiment — l'ordre, le régiment dans la division ou l'armée, la classe.

○ Dans l'armée, vous avez les deux ailes et le centre, vous les trouvez aussi dans le régiment, dans le bataillon, dans la compagnie. Rien n'y manque : le pivot, sur qui tout roule et tout repose, la cheville ouvrière, la clef de voûte, qui est le général ; et les pivots inférieurs, généraux divisionnaires, colonels, chefs de bataillon, capitaines, sergens, caporaux, etc. On le voit, l'armée est même une unité très-composée, c'est-à-dire une série puissancielle, formée de plusieurs unités déjà composées elles-mêmes. Malheureusement, ce n'est là qu'une image renversée de l'ordre sériaiere, car c'est la contrainte qui forme l'armée, et la destruction qui est le but de son activité.

○ D'après ce que je viens de dire, vous saisirez suffisamment cette définition, dans laquelle j'ai essayé de renfermer et d'exprimer la loi sériaiere.

○ La loi sériaiere est cette loi, en vertu de laquelle toutes

les unités vivantes, depuis les plus simples (1) jusqu'aux plus composées, tendent à se grouper et à se réunir autour de celles de leur genre, de façon à former une suite graduée de termes dont le milieu balance les extrémités inégales ; unité nouvelle qui rentre elle-même dans une autre unité supérieure, et ainsi, de proche en proche, jusqu'au classement hiérarchique de toutes unités dans l'unité universelle.

Une série est donc une suite d'unités disposées de façon que les unités vont en se renforçant sur le centre, en décroissant à partir du centre vers l'autre extrémité, et cela de telle sorte que le centre équilibre les extrêmes inégaux.

Ainsi, en mécanique, la balance est comme la série ; un accord de deux forces extrêmes, faisant contrepoids à la double force moyenne. Si vos balances pèsent un quintal, il faut que votre fléau en puisse supporter deux.

En arithmétique, cette même loi est visible dans la proportion : le produit des moyens égale celui des extrêmes.

La preuve que tout est série, c'est-à-dire ordre dans l'univers, voyez encore notre tourbillon.

(1) Je crois utile de faire observer qu'aucune unité (aucun être), quelque simple qu'elle nous paraisse, n'est réellement telle. Cette simplicité n'existe que relativement à nous : ainsi les corps simples de la chimie n'en sont manifestement pas pour des êtres supérieurs à nous ; de même l'or, qui nous paraît si dense, est un crible pour le calorique et le fluide électrique, etc. ; Dieu seul, unité absolue et parfaite (aussi bien que multiplicité infinie et incessamment immortelle), *Dieu seul est simple*. Donc, et pour conclure, l'unité qui nous paraît la plus simple est elle-même composée, partant, ordonnée selon la loi sériaire. C'est pourquoi cette formule embrasse tout ; — l'infiniment petit et l'infiniment grand, — et se trouve complète.

Au centre, le soleil, pivot sur lequel gravitent toutes les planètes avec leurs satellites; Jupiter avec son cortège; Saturne et Herschell, chacun à la tête de son groupe; nous autres aussi, car nous y avons notre place, si petits que nous sommes : la terre donc avec la lune, formant un embryon de groupe ou sous-groupe.

Ainsi, notre tourbillon nous présente encore l'image d'une belle série, jusqu'aujourd'hui incomplètement connue de nous, mais dont la science découvre peu à peu chacun des termes qui la composent (1).

Voilà une idée bien faible et bien imparfaite de cette grande loi sériale, de cette loi qui frappe de son éternel balancier, qui marque de sa divine empreinte tout ce que vous voyez, tout ce qui est produit, tout ce qui vit, depuis la plus humble feuille jusqu'aux plus sublimes harmonies sidérales et passionnelles. Loi sériale, loi d'ordre, loi de mesure, loi de proportion, loi d'équilibre et de justice souveraine, loi qui grave au cœur de l'homme ses passions saintes; comme elle écrit dans l'espace en lettres lumineuses et gigantesques les accords infinis des mondes et des univers!...

Et c'est pourquoi FOURIER a ainsi posé magnifiquement la seconde de ses lois :

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES DANS L'UNIVERS.

Mais redescendons à terre.

Le groupe est l'élément générateur de la série comme l'unité l'est du groupe : on s'élève du simple au composé.

« En théorie de passions, dit Fourier, l'on entend par

(1) Le 2 octobre 1839, le comte Decuppis, astronome italien, inventeur de verres propres à dépouiller le soleil de son éclat et de sa splendeur, qui en permettent donc une observation plus facile, a suivi sur le disque de cet astre le mouvement d'une petite tache ronde, sans pénombre et très-opaque, à laquelle il reconnaît tous les caractères d'un astéroïde ou petite planète.



groupe une masse liguée, par identité de goûts, pour une fonction à exercer. Pour être juste et susceptible d'équilibre passionnel, un groupe doit s'élever à trois au moins, et être disposé comme la machine appelée balance, qui se compose de trois forces; dont la moyenne maintient l'équilibre entre les deux extrêmes. Une série est une ligue de divers groupes échelonnés en ordre ascendant et descendant, réunis passionnément par identité de goût pour quelque fonction, et affectant un *groupe spécial* à chaque variété de travail que renferme l'objet dont elle s'occupe. »

Ne pouvant entrer dans un grand nombre de détails spéciaux sur la matière, pour faire mieux saisir cette idée de série, j'aurais voulu exposer aux regards cette série qui nous frappe continuellement, celle des divers âges qui composent une génération humaine. On sent que les âges moyens, qui sont ceux de l'apogée de l'existence, équilibrent en effet, par leurs forces et leurs facultés, par la façon plus active et plus multiple dont ils s'entremettent à la vie, les âges extrêmes qui s'approchent de l'enfance et de la caducité, âges où l'homme n'a pas encore tout son développement, ou bien se voit peu à peu décroître et mourir. On peut encore remarquer, à l'occasion de cette série, cette loi du contact des extrêmes, l'une des conditions de la loi sériaire les plus frappantes : *les extrêmes se touchent*, tout le monde vous dit cela. L'aïeul a une bien plus grande sympathie pour le petit enfant que le père, le père que le frère, ou une personne d'un âge *moyen*, etc. Cette loi, elle se révèle encore dans l'aimant ou dans une pile voltaïque : la plus grande affinité se manifeste entre les pôles opposés; le point *indifférent* existe à la région moyenne.

Ce n'est pas sans motif que je me suis arrêté sur ces lois générales qui président à la vie. Maintenant nous connaissons non seulement les attractions particulières

à l'homme, mais nous savons combien l'attraction est une loi universelle; enfin, nous savons que les attractions étant dispensées selon la loi sériaire, le milieu social naturel à l'homme doit être organisé selon cette même loi sériaire.

Pour faire diversion à cet entretien grave et sérieux, il est à propos de le terminer en nous occupant de couper quelques laides broussailles, quelques méchantes épines qui pouvaient piquer aux jambes, et empêcher de voir et de contempler à l'aise toute la beauté et toute l'harmonie du palais sociétaire.

Et d'abord, comme l'objet le plus saisissant et le plus capable d'inquiéter, je m'arrête à cette *fameuse queue de 32 pieds*, dont certaines gens, qui sans doute n'avaient pas de moins longues oreilles, ont jugé à propos d'effrayer le public.

Si quelqu'un avait le droit de se préoccuper de ce qui se passe ailleurs que sur notre globe, c'était bien le fondateur des lois de l'unité universelle. Il n'y aurait donc rien de bien monstrueux à ce que Fourier eût conjecturé que les habitans du soleil fussent doués, à notre différence, d'un membre capital, lequel jouissait des propriétés de tous leurs autres organes. D'ailleurs, il n'a aucunement assigné la position occupée par ce membre : ces messieurs ont jugé convenable de le placer au bas de l'épine dorsale. C'est très-bien, voilà qui est à eux. Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient.

Après avoir fait justice des autres *drôleries* de ce genre, on changera la mer en limonade; on apprivoisera les requins; on mangera 25 livres de comestibles par jour, de gré ou de force; le phalanstère est une maison d'une lieue carrée pour loger 5,000 personnes, pour en loger 500,000, où tout sera en commun, les biens, les hommes, les femmes et les enfans; tout le monde couchera dans un même lit, récemment inventé et breveté

pour cet objet. Après avoir fait justice de toutes ces pué-  
rilités et misérables niaiseries, il faut expliquer que lors-  
que nous parlons d'augmenter les richesses, il ne s'agit  
pas d'augmenter la quantité d'écus, mais la quantité de  
produits utiles à la vie.

Il faut expliquer que nous ne voulons pas *détruire la  
propriété*, parce que nous voulons l'associer au travail,  
rendre tout le monde intéressé à sa conservation, et faire  
que le *droit de propriété* soit plus lucratif, parce que la  
propriété sera plus habilement et plus sûrement ex-  
ploitée.

Il faut expliquer que nous ne voulons pas non plus  
*détruire la famille*, parce que autre chose est la fa-  
mille, autre chose est le ménage. Le ménage se compose  
du travail domestique, nourriture, linge, cave, gre-  
nier, etc. Or, nous ne comprendrions aucunement que les  
affections de la famille fussent en péril parce qu'il s'agi-  
rait, je suppose, d'une révolution contre le pot-au-feu  
bourgeois et la lèche-frite individuelle. Je connais beau-  
coup de fort honnêtes gens, qui mangent au restaurant  
ou se font servir chez eux, qui de plus se font blanchir  
et font frotter leurs appartemens par des entreprises  
publiques (ô immoralité!), et qui, toutefois, sont bons  
pères, bons époux, bien-aimés de leur famille, et qui sans  
doute seront fort regrettés de leurs concitoyens.

Enfin, il est important de donner une bonne fois aux  
mots leur valeur.

Il y a *communauté* là où des individus sont réunis sous  
un régime rigoureusement égal pour tous, distribuant à  
tous les mêmes tâches, les mêmes peines, la même ré-  
tribution, la même nourriture, etc. » (V. Considérant.)

Il y a association là où tous les individus qui compo-  
sent cette association sont tellement *solidaires* l'un de  
l'autre, que l'intérêt privé de chacun fait partie inté-  
grante de l'intérêt public, sans pourtant s'y confondre,

et où chacun est rétribué proportionnellement à son concours, — soit travail, capital ou talent ; — c'est donc dire inégalement, puisque Dieu a doué les hommes de facultés diverses et inégales, précisément pour qu'ils eussent besoin les uns des autres, et pussent se lier, ne former qu'une seule famille, un seul être, l'humanité.

J'en conclus que l'association est l'état naturel de l'homme, dont la communauté est le parfait contraire, et conséquemment que je ne puis réclamer l'attention que pour démontrer à la fois la vérité de l'association, ainsi que les moyens pratiques de la réaliser.

---

---

## CHAPITRE V.

La commune est l'élément *alvéolaire* de la société. — L'organisation de la société dépend donc de celle de la commune : — La phalange de Fourier et celle d'Alexandre. — Description de l'édifice communal, ou *palais sociétaire*. — Association en capital, travail et talent. — Avantages de l'association. — Que tout le mal de la société actuelle vient de la lutte des intérêts. — Mobilisation du capital.

Nous voici enfin en mesure de décrire le milieu social en rapport avec la nature de l'homme.

Au préalable, faisons observer encore que la France, divisée en plusieurs circonscriptions administratives, se compose réellement de 37,000 communes ; que dans ces communes toutes choses étant bien régies, bien ordonnées, travaux d'arts, de sciences et d'industrie, chaque

commune étant organisée, la France entière le serait elle-même. La *commune* est donc l'élément *alvéolaire*, le rudiment primitif de la société. C'est dans la commune que vit l'homme, et c'est par elle qu'il se rattache à un ensemble plus considérable.

Pour me servir d'une comparaison, les communes sont les pierres de l'édifice social; l'administration qui les relie entre elles en est le ciment. Si vos pierres sont brutes et informes, évidemment il vous faut une quantité beaucoup plus forte de ciment, et encore n'avez-vous jamais un édifice solide. Au contraire, chaque pierre étant taillée mathématiquement, rien de plus facile que de les relier entre elles, et d'obtenir un édifice bien et régulièrement assis.

Pour organiser la société, il faut donc trouver l'organisation normale de la commune. C'est là tout le problème.

Par des calculs que je ne puis rapporter ici, Fourier estime de 1,800 à 2,000 personnes, environ 400 familles, le nombre des habitans d'une commune modèle ou *phalange*. Sans doute Fourier emploie ce mot pour signifier *commune organisée*, attendu qu'il rappelle une des plus célèbres organisations destructives dont l'histoire fasse mention. Ici ce n'est plus la phalange guerrière d'Alexandre, c'est la phalange pacifique et glorieusement productive de Fourier.

Cette commune vit sur une lieue carrée de terrain, et habite un seul grand édifice unitaire, ou pour mieux dire, un seul palais, digne demeure de l'homme, roi de la création terrestre. Ce palais, dont je regrette de ne pouvoir retracer la forme au lecteur (forme qui d'ailleurs n'a rien d'inflexible et se prête à toutes les nécessités), présente, d'après le plan de Fourier, un corps central, accompagné de deux ailes et de deux ailerons repliés sur lui. Le château de Versailles, du côté des

jardins, en peut donner une idée. Le but de cette disposition est de concentrer le plus possible la population, et l'on voit qu'elle satisfait, en outre, à l'idée que nous avons présentée de la loi sériale. Cet édifice est muni de deux cours principales : l'une du côté des bâtimens de service et de la grande route qui les sépare, sert surtout aux besoins industriels de la phalange ; c'est de là que partent les groupes de travailleurs ; l'autre, appelée cour d'hiver, entourée complètement par l'édifice, soigneusement pourvue de fleurs et de gazon, plantée d'arbres verts, a principalement pour objet de servir de promenade aux vieillards et aux enfans. Au milieu de la cour industrielle s'élève la *tour d'ordre*, où se trouvent les signaux et télégraphes, pour communiquer avec les phalanges voisines et les travailleurs répandus dans la plaine. Une des dispositions les plus remarquables de cet édifice, c'est la *rue-galerie*, dont celles du Palais-Royal peuvent donner une faible idée, laquelle court et se ploie aux flancs du palais sociétaire, ainsi qu'une élégante ceinture. Cette rue-galerie, qui est chauffée et ventilée selon les exigences de la température, indépendamment de ses avantages incalculables et de tous momens pour multiplier et faciliter les relations des *phalanstériens*, présente encore aux yeux un ravissant spectacle par les fleurs et les arbustes dont elle est ornée, aussi bien qu'un utile et commode enseignement par les tableaux et les sculptures qui l'enrichissent et en font un véritable musée, agréablement parfumé et embelli par une magnifique serre.

Là, chacun se loge à sa guise et selon ses moyens. Les appartemens somptueux et modestes sont inégalement répartis, afin de ne point faire de quartiers spéciaux. Les salles de réunions publiques sont naturellement placées au centre. L'une des ailes extrêmes est occupée par les métiers bruyans où ils sont tous concen-



trés; l'autre sert de caravansérai pour les étrangers. On voit le but de ces deux dispositions.

On n'a pas bâti un édifice unitaire pour ne pas jouir des avantages et des économies sans nombre qu'il réalise. Ainsi donc, de vastes calorifères répandent partout une température douce et égale, des tuyaux de gaz une clarté luxueuse et à bon marché; des ramifications de grands réservoirs distribuent en tous lieux de l'eau chaude ou froide à volonté. En un mot, ici, l'air, l'eau, la chaleur et la lumière, intelligemment maîtrisés par l'homme, lui sont aussi abondamment prodigués.

Les travaux domestiques, nourriture, lingerie, caves, greniers, soins des habits et des appartemens, étant organisés, c'est-à-dire accomplis unitairement et sur une grande échelle, — ainsi que cela a été déjà réalisé partiellement par des entreprises publiques, blanchisserie, frottage, etc., — chaque phalanstérien est abonné, comme on l'est avec un restaurateur où l'on trouverait compagnie choisie, service excellent, table exquise et peu coûteuse. Donc, plus d'embarras; ni d'ennuis, ni de ruines en fait de travaux de ménage. Et au contraire; toutes les douces joies de l'amour et de la famille, sans ces tribulations journalières qui les empoisonnent.

On comprend tout ce qu'a d'économique et de comfortable la disposition que nous venons d'esquisser à peine. Qu'on se représente, au lieu de cela, une de nos bourgades de 2,000 âmes avec ses 400 maisons séparées, disgracieusement jetées le long d'une rue sale et boueuse, ses 400 cuisines, ses 400 caves et greniers; où tant de choses se gâtent et se perdent faute de soins. Que l'on se rappelle tout ce qui est, et que l'on compare avec le faible aperçu que nous venons de donner.

La commune est *une*, il lui faut donc un édifice et non des centaines de misérables et tristes demeures sans air,

sans chaleur, sans lumière, sans eau, sans propreté ni *comfort*.

Maintenant ne perdons pas de vue que nos phalanstériens sont associés, plus seulement contre l'incendie, la grêle ou les chances de mort, ou même pour la défense commune de leurs propriétés, avec l'aide du Code pénal et de tout ce qui en ressort naturellement, — gendarmes, police, prisons, bagnes, échaffauds, — nos phalanstériens sont, je le répète, associés intégralement pour tout ce qui fait l'objet de la vie humaine. Mais cette association, il faut le redire aussi, est bien telle que tous sont unis par la solidarité la plus entière, sans pourtant qu'aucun intérêt individuel soit confondu et absorbé dans l'intérêt collectif. Cette association est aussi praticable et bien plus praticable qu'une association commerciale, parce qu'ici il ne reste aucune espèce d'intérêt en dehors propre à miner sourdement cette union partielle. Tous concourent à la production, puis chacun est rétribué selon son concours, résultant de ses trois facultés productives :

*Le capital*, ou la terre, des instrumens de travail, des écus, qui représentent les denrées nécessaires à la vie.

*Le travail*, ou l'exercice de l'activité humaine sur le capital; lequel sans lui n'aurait pas de valeur.

*Le talent*, ou un exercice plus habile et partant plus productif de son activité ou travail.

Nous verrons plus bas, à la *répartition*, comment cette rétribution juste et équitable est possible d'après le mode d'organisation du travail convenant à la nature de l'homme; concluons pour le moment que de cette association intégrale, il résulte que notre lieue carrée de terrain, au milieu de laquelle le palais sociétaire est assis, sera exploitée unitairement, comme le domaine d'un seul homme. Et donc, plus de fossés, de barrières, de terrains perdus en clôtures, plus de procès sur le mur mitoyen;

toutes ces choses hideuses, chicanes et morcellement des terres, ont disparu pour faire place à de belles et grandes plaines cultivées selon leur nature, à des côteaux riches d'une récolte appropriée à leur exposition et au terrain, etc., etc. Là, point de bois où il faudrait du blé, point de blé où il faudrait des vignes, chaque terre produit selon sa nature, parce qu'il y a association et que chaque phalanstérien n'est pas obligé de produire sur sa part *un peu de tout*. On comprend l'immense économie de ce résultat (1); mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter, nous avons trop à dire. La campagne est donc belle, riche de ses magnifiques récoltes, dont les masses compactes, les capricieuses sinuosités et les contrastes brusques et heurtés, artistement découpés selon les convenances des terrains et les indications de la science agronomique, flattent les regards en réunissant l'utile à l'agréable.

Avant de montrer comment le travail s'opère sur ce beau domaine, insistons sur ce point que tant que les intérêts individuels des hommes seront séparés, il y aura toujours entre eux luttes, antagonismes, guerre, et les effets déplorables qui en découlent nécessairement : envie, jalousie, haine, fourberie, vol et fraude, surtout en présence d'une misère relative ou privation de ce qui serait nécessaire à la complète satisfaction de leur être, et c'est pour cela que la religion prêche vainement la

(1) La subdivision des terres est un des principaux obstacles qui s'opposent en France aux progrès de l'agriculture : le plus grand service qu'on puisse rendre au premier des arts serait le moyen de lever cet obstacle ou d'en atténuer l'effet.

Par un meilleur arrangement de la surface des fermes, on peut doubler en quelque sorte la surface de l'empire, et en spéculant sur la facilité de culture, résultant d'une meilleure disposition des terrains cultivés, nous pouvons QUADRUPLER le produit de nos terres.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *ministre de l'empire. Voyage agronomique.*

charité, la concorde et la fraternité. L'égoïsme aujourd'hui, semblable à une lèpre maudite, gangrène la société et l'atteint jusqu'au cœur, et tout cela à cause de la lutte forcée des intérêts individuels et de la misère relative qui s'ensuit.

La lutte des intérêts est le mal de nos sociétés. Sans lui, il y a long-temps qu'on l'a chanté, tout irait bien :

Tous les hommes sont

Bons,

A leur intérêt

Près.

(SÉDAINE.)

Disons donc, proclamons hautement que la convergence des intérêts, l'union solidaire de chacun de nous avec tous nos semblables, ou l'association intégrale, est le seul, *l'unique* moyen de faire l'homme sociable, humain, frère de l'homme et non plus son ennemi, parce que son intérêt, c'est-à-dire *la satisfaction de sa vie*, est en opposition avec celle de son semblable. Position affreuse qui change la plupart d'entre nous en bêtes féroces ou en impitoyables et insensibles calculateurs, et fait des autres des victimes et des martyrs de leur droiture et bonté de cœur.

Tout est donc là, dans l'union des intérêts, union possible et que Dieu a voulue, puisqu'il a fait à l'homme une nécessité de vivre en société, et on ne peut appeler de ce nom une sorte de champ clos industriel où l'on se dispute et s'arrache de misérables dépouilles, insuffisantes encore aux exigences de notre vie.

N'oublions pas non plus que les capitaux, terres ou autres immeubles, sont convertis en actions portant intérêt et hypothéquées sur le domaine et tout ce qui en dépend. La propriété ici est donc complètement *mobilisée*, tout en présentant les garanties les plus certaines. La propriété actionnaire est commode comme *les rentes sur l'état*.

CHAPITRE VI.

Application de la méthode sériaire au travail de l'homme.—Nécessité d'une *division extrême et parcellaire* du travail, pour que l'essor des passions humaines soit possible.—Exemple.—Nécessité des *transitions*.—Contraste que présente le travail opéré selon la méthode sériaire, conforme à la nature, avec la méthode confuse, ignorante et destructive de l'homme, usitée aujourd'hui.

Nous arrivons présentement aux moyens d'animer ce palais et ce domaine, au mode d'exercice convenable à la nature humaine, à la mise en œuvre de ces *attractions*, dont le créateur a magnifiquement doté l'humanité, conformément à la loi sériaire, loi souveraine, suivant laquelle les harmonies de la création sont distribuées.

Nous avons suffisamment expliqué quelles sont ces attractions (ou passions), suffisamment dit qu'elles sont distribuées selon la loi sériaire, aussi bien que tout le monde extérieur sur lequel elles doivent agir, pour que nous n'ayons plus qu'à en montrer l'application.

L'homme vit et agit dans le *groupe* et les *séries de groupes*.

Le groupe se compose d'un certain nombre d'individus (au moins 3 et mieux 7, 9, ou plus), ligués, par identité de goût, pour exercer une fonction ou travail

quelconque. Ces nouvelles unités (les groupes) composent les séries. Une série doit contenir au moins 3 groupes, par la raison que le groupe le plus minime est de 3, et que la loi veut toujours un centre qui BALANCE deux extrêmes inégaux.

La série elle-même s'élève de la variété à l'espèce, de l'espèce au genre, du genre à l'ordre, de l'ordre à la classe.

Ainsi, je suppose que les grandes séries de classe de notre phalange, se divise de cette manière :

	<b>SÉRIES DE CLASSE.</b>	
	<b>PHALANGE</b>	} Culture, Industries, Education, Ménage, Sciences, Beaux-Arts, etc.
	ou commune organisée,	
	ou	
	association intégrale.	

Chacune de ces séries de classe se divisera naturellement en séries d'ordres; par exemple :

	<b>SÉRIES D'ORDRE.</b>	
	<b>La culture.</b>	} Vergers, Prairies, Champs, Forêts, Potager, Parterre, Animaux.

La série d'ordre se subdivise en séries de genres; par exemple :



SÉRIES DE GENRE.

Vergers.

- Poiriers ,
- Pommiers ,
- Cerisiers ,
- Pêchers ,
- Abricotiers ,
- Pruniers , etc.

La série de genre se divisera elle-même en séries d'es-  
pèce ; par exemple : celle des poiriers , la voici d'après  
Fournier (1) :

(1) Je donne à regret cette série sur une des branches de travaux  
les moins importants ; j'eusse bien préféré pouvoir exposer celle  
des céréales, du soin des animaux, ou d'une des grandes industries  
qui s'occupent du bois ou de la pierre ; malheureusement l'état ac-  
tuel de ces industries n'est pas assez avancé pour que l'on pût éta-  
blir des divisions et gradations suffisantes, et arriver au point im-  
portant — *la division extrême du travail* ; — division que je dois  
surtout faire sentir, afin de démontrer la possibilité d'organiser le  
travail d'une manière convenante à la nature de l'homme. Au reste,  
les gens sérieux comprendront facilement, à l'aide de cet exemple,  
quelque frivole qu'il paraisse. Les autres.... j'en suis fâché, mais  
ce n'est pas pour eux que je parle ou écris.

Je joins en note un second exemple, qui n'est qu'une *ébauche*  
(car je ne suis pas peintre), propre à faire sentir la nécessité de la  
division du travail et la difficulté de le nuancer et graduer conve-  
nablement.

SÉRIES DE CLASSE

PHALANGE.

- Culture ,
- Éducation ,
- Fabriques ,
- Ménage ,
- Sciences ,
- Beaux-Arts, etc.

SÉRIES D'ORDRE.

BEAUX-ARTS.

- Peinture ,
- Sculpture ,
- Architecture ,
- Musique ,
- Chorégraphie ,
- Art Dramatique ,
- Littérature ,
- Dessin ,
- Gravure , etc.

Coings et sortes bâtardes dures ,	} Formant 32 groupes.	2 transition.
Poires dures à cuire ,		4 aileron ascendant.
Poires cassantes ,		6 aile ascendant.
Poires fondantes ,		8 Centre.
Poire compactes ,		6 aile descendante.
Poires farineuses ,		4 aileron ascendant.
Nèfles et sortes bâtardes molles.		2 transition.

Avant d'aller plus loin , il faut que je fasse ici quelques remarques. D'abord sur ce mot *transition*. Puisqu'il y a unité dans l'univers et que tout se tient, il faut donc que toute chose , quelle qu'elle soit , se rattache à une autre par un lien quelconque. Ce lien s'appelle *transition*.

SÉRIES DE GENRE.

SÉRIES D'ESPÈCE.

} PEINTURE.	D'Histoire ,	} PEINTURE d'Histoire.	Batailles ,
	De Genre ,		Religion.
	Miniature ,		Morale ,
	Aquarelle ,		Philosophie ,
	Portraits ,		Drames , etc.
	Paysages ,		
	Marines ,		
Décoration , etc.			

EBAUCHE D'UN GROUPE

DE PEINTRES.

- |            |               |
|------------|---------------|
| }          | Perspective , |
|            | Le Nu ,       |
|            | Mouvement ,   |
|            | Dessin ,      |
|            | Composition , |
|            | Coloris ,     |
|            | Lumière ,     |
| Draperies. |               |

Il est d'expérience que tel peintre *drape* merveilleusement ; tel autre excelle à rendre *les chairs* ; celui-ci se distingue par son *dessin* ou brille par sa *couleur*, etc.

sition ou ambigu. Ainsi la nèfle n'est certes pas une poire, ce n'est pas non plus une pomme, mais elle est sur la limite de ces deux genres de fruits du verger; elle sert à les relier et à engrener les groupes et séries qui s'occupent de chacun d'eux. Les transitions sont nombreuses dans la nature. Quoique nous ne les connaissions pas toutes, nous en avons plusieurs à citer : le *poisson volant*, transition du genre poisson au genre volatile; l'*amphibie*, transition du genre poisson au genre animal terrestre; la *chauve-souris*, transition des mammifères aux volatiles, etc. Les trois règnes se rapprochent encore par des degrés insensibles.

Autre explication.

La loi sériale veut que le centre équilibre deux extrêmes inégaux. Ici, vous voyez les groupes qui s'occupent de la culture des poires fondantes, plus nombreux que leurs voisins, et cela bien naturellement, car l'on conçoit que ces sortes de poires, — mouille-bouche, beurré, etc., — soient préférées par le plus grand nombre, et exercent, par conséquent, une plus forte dose d'attraction. Si les groupes ascendants et descendants sont égaux, ils ne le sont pas en même nombre de sectaires. Puis l'aile ascendante exerce sur les genres les plus mâles.

Suivons maintenant notre déduction première. Prenons un des groupes de cette série, afin de poursuivre plus loin la division du travail. La culture d'un arbre à fruit entraîne plusieurs variétés d'occupation; la greffe, léchenillage, l'émonde des branches parasites, la cueillette, le soin des fruits, des graines, l'abri, la culture, etc. Donc, chacun des individus de ce groupe s'occupera d'une de ces *parcelles* de travail. Nous arriverons ainsi à une division extrême du travail, division indispensable pour sa perfection, la promptitude de son exécution et le charme industriel.

Cette division *parcellaire* du travail nous permet de comprendre, en outre, comment l'homme, ayant des facultés multiples, éprouvant le besoin de *papillonner*, peut s'entremettre à une multitude de groupes et de séries diverses, dans lesquelles l'exercice de sa *passion* n'aura pour limite que son intensité même.

Ce besoin d'alterner, qui jette tant de mouvemens dans sa vie, nous permet de comprendre à son tour combien l'homme sera en relations journalières et multiples avec un très-grand nombre de ses semblables.

La graduation sériaire, établie par la nature et suivie par l'ordre harmonique dans toutes ses productions et dans tous les travaux qui s'y rapportent, nous montre aussi combien les émulations et les rivalités industrielles de tout genre seront puissantes, vives et pleines d'ardeur. Nous allons le mieux apprécier encore par l'exemple de la gamme musicale (dont 7 notes pleines et 5 demi-tons) :

*Si*, UT, *ut*<sup>a</sup>, RÉ, *ré*<sup>a</sup>, MI, *fa*, *fa*<sup>a</sup>, SOL, *sol*<sup>a</sup>, LA, *la*<sup>a</sup>.

Au lieu de cette graduation *naturelle* (ou sériaire) et toute musicale, supposons nos groupes cultivant les poiriers.

Notre groupe UT sera en discordance avec ses contigus *si*, *ut*<sup>a</sup>, RÉ, et *ré*<sup>a</sup>, et, au contraire, en bonne intelligence et en accord avec MI, lequel discordera lui-même avec les discordans d'UT et aussi avec *fa* et *fa*<sup>a</sup>, mais s'harmoniera avec SOL. De sorte que ces trois groupes UT, MI, SOL, placés à distance convenable, seront en parfait accord, et se liguèrent entre eux pour le soutien de leurs cultures. Mais Dieu, n'ayant exclu aucune note, aucun être de l'accord (c'est-à-dire de la vie), nous verrons aussi RÉ, *fa*, LA s'accorder et se soutenir. De même de toutes les autres.

Il est manifeste que plus les groupes sont bien gradués, rapprochés par des nuances peu sensibles, plus

leurs cultures ou travaux ont d'analogie, plus il se manifeste de rivalité naturelle et d'émulation vive et puissante; partant plus il y a de vie, d'activité et de produits. L'homme jouit davantage de ses facultés passionnelles et réalise un résultat supérieur.

Nous le voyons encore, c'est le travail gradué et nuancé, divisé en minimales fonctions, qui permet à l'homme l'essor de ses trois passions *distributives* : de la *cabaliste*, par la rivalité s'entremettant entre les groupes contigus, c'est-à-dire s'occupant de fonctions à peu près pareilles et produisant des accords de contrastes; de la *composite*, par la perfection de chacune de ces faibles branches de travail, satisfaisant ainsi les sens et favorisant par-là l'essor des *affectives* entre les sympathiques *liqués* avec l'individu pour l'exercice d'une fonction, donc produisant des accords d'identité; enfin de la *papillonne*, par la facilité qu'offre cette division de se livrer à une très-grande diversité de travaux et de s'affilier à un grand nombre de groupes et de séries de groupes.

Et c'est ainsi que l'on obtient :

LA SÉRIE EXALTÉE, RIVALISÉE ET ENGRENÉE; exaltée par la *composite* et ses accords, rivalisée par la *cabaliste* et ses discords, engrenée par la *papillonne* et ses alternances.

Voilà l'explication scientifique de la  *paresse de l'homme*, de sa répugnance pour le travail, et partant de la dure contrainte qu'il est besoin de faire peser sur lui pour l'y forcer. Pour cela il n'a pas moins fallu que l'esclavage horrible, le dur servage, et aujourd'hui la  *crainte de mourir de faim*. Si demain vos prolétaires pouvaient  *végéter* sans travailler, demain tous vos ateliers seraient vides, vous le savez bien.

On le voit, toute la question est là : ATTACHER L'HOMME AU TRAVAIL.

Le travail est répugnant parce qu'il est **MONOTONE**, c'est-à-dire qu'il assujétit un être multiple par ses facultés à l'exercice d'une seule ou à peu près ; il est répugnant parce qu'il est **SOLITAIRE**, c'est-à-dire accompli isolément, ou avec des individus avec lesquels on n'a aucun lien d'affection ni d'intérêt, ce qui est toujours de la solitude ou pis. Le travail est répugnant parce qu'il est **COMPLIQUÉ**, c'est-à-dire, qu'un seul homme doit accomplir une multitude d'opérations diverses, d'où résulte un travail moins prompt et moins parfait.

Enfin il est insalubre, et tue ou lèse les sens ; et surtout il est **CONTRAINTE**, parce que vous ne choisissez pas la profession qui vous plairait, parce que vous ne pouvez vous livrer qu'à une seule, tandis que la nature vous a donné plusieurs aptitudes.

En un mot, le travail est répugnant, parce qu'il est en guerre ouverte avec l'organisation de l'homme, parce qu'au lieu d'être en harmonie avec ses mobiles naturels d'activité (ses passions), il est en complet discord avec eux.

Voici les contrastes que présente cette organisation du travail, comparée avec celle usitée aujourd'hui.

L'INDUSTRIE SOCIÉTAIRE OPÈRE : L'INDUSTRIE MORCELÉE OPÈRE :

1<sup>o</sup> Par les plus grandes réunions possibles dans chaque fonction ; 1<sup>o</sup> Par les plus petites réunions en travaux et en ménage ;

2<sup>o</sup> Par séances courtes et variées ; 2<sup>o</sup> Par séance de la plus longue durée et de la plus grande monotonie ;

3<sup>o</sup> Par la subdivision la plus détaillée, affectant un groupe de travailleurs, à chaque nuance d'une fonction ; 3<sup>o</sup> Par la complication la plus grande, affectant un seul individu à toutes les nuances d'une fonction (1) ;

× Par l'ATTRACTION, le charme. × Par la CONTRAINTE, le besoin.

(1) On dira : les plus petites réunions... et nos immenses fabriques ? La complication la plus grande ? mais on a poussé fort loin déjà la division du travail. Dans vos immenses fabriques, les mal-



## RÉSULTATS.

Richesse générale et graduée.	Indigence et misère relative.
Vérité pratique.	Fourberie.
Liberté réelle.	Oppression.
Paix constante.	Guerre.
Températures équilibrées.	Intempéries outrées.
Hygiène préventive.	Maladies provoquées.
Issue ouverte aux progrès.	Cercle vicieux.
Confiance générale et UNITÉ D'ACTION.	Méfiance générale et DUPLICITÉ D'ACTION.

---

## CHAPITRE VII.

---

Mode de constitution du pouvoir. Dans la phalange il y a *suffrage universel*. Pourquoi et comment. La phalange c'est *Protée*.—Répartition aux trois facultés productives, travail, capital et talent. *Le salaire aboli*: classement des séries en séries de *nécessité, utilité et agrément*. L'organisation décrite satisfait toutes les passions de l'homme.

Il n'est pas inutile que nous fassions voir comment la commune ou phalange est gouvernée; que nous disions

heureux qui y sont réunis ne le sont pas par sympathie, mais par *le besoin*; ce qui est bien différent.

Puis, ils sont bien *entassés, juxtaposés*; mais il n'y a entre eux aucune classification libre et régulière, aucune *hiérarchie légitime*, doublement stimulée par le charme de la gloire et l'appât du gain.

Vous avez bien obtenu une certaine division du travail en *quelques genres*; mais toujours vous affectez *un seul individu* à une seule nuance de travail; vous l'abrutissez. Ce résultat est encore pire pour l'individu (si la société en profite), que la complication que nous vous reprochons comme plus ordinaire.

comment, dans cette société normale, se constitue le pouvoir.

Je commence par déclarer qu'il y a dans la phalange SUFFRAGE UNIVERSEL, parce que dans la phalange nous sommes dans le vrai, nous sommes dans une association intégrale, et ce n'est pas là où l'on peut dénier à l'homme ses droits d'homme. Rien d'étonnant à ce que le suffrage universel soit si instamment invoqué et réclamé par tous les partis politiques et tous les hommes généreux; car, au fond, quoi de plus légitime que de participer peu ou beaucoup au mouvement, à la direction d'une société dont on supporte les charges? Mais ce qui pourrait étonner à bon droit, c'est de voir s'obstiner à demander la réalisation et l'application du SUFFRAGE UNIVERSEL INTÉGRAL dans une association incomplète et fautive, comme la société actuelle.

En effet, qu'est-ce qu'un député? Un homme *politique*, chargé de diriger les affaires *politiques*. Or, qu'entend-on par politique? Ce mot comprend tout, sous son élastique et indéterminée signification. Un député doit connaître les arts, les sciences, le commerce, l'industrie agricole et chacune des industries techniques; il doit connaître encore toutes les administrations, etc.; il doit être à la fois un homme spécial et universel; car, *un député fait des lois sur tout cela*. Récrions-nous maintenant sur ce que ces lois ne répondent pas toujours à notre attente et ne répondent pas surtout aux véritables besoins de la chose publique.

Mais puisqu'un député doit s'occuper de toutes ces choses, que faut-il donc que soit à son tour l'électeur qui le nomme, pour être véritablement compétent? Evidemment un homme UNIVERSEL ET SPÉCIAL, tout comme le député, puisqu'il faut qu'il l'apprécie et le juge sur toutes et chacune de ces diverses choses.

Je crois qu'on ne peut nier ce que je viens d'ex-

poser, non plus que cette conséquence, c'est que de toute évidence de pareils électeurs et de pareils députés n'existent pas, ne sont pas possibles; c'est donc encore que l'élection faite ainsi, avec ou sans suffrage universel, est une élection mal faite et à peu près sans valeur.

Il est clair qu'aucun homme ne peut être universel et primer dans toutes les diverses spécialités qui comprennent l'exercice de l'activité humaine; il est donc juste aussi qu'il ne prime que là où sa supériorité naturelle légitime sa direction, et qu'il obéisse lui-même à une autre direction, lorsque ses aptitudes le mettent au second ou au dernier rang.

Dans la phalange, élection pour tout et par tous, et suffrage universel intégral, voici comment.

Vous faites partie de plusieurs groupes et de plusieurs séries; vous êtes connu et vous connaissez vos *co-travailleurs*. Vos diverses fonctions, vous les avez choisies librement selon vos aptitudes naturelles. De plus, vous avez intérêt de gloire et intérêt d'argent à ce que les divers travaux auxquels vous participez, soit les plus parfaits possibles. Maintenant vienne l'élection ou le moment de hiérarchiser le groupe et la série, c'est-à-dire de lui trouver des chefs, sous-chefs (ou pivots); n'est-il pas visible qu'ici l'élection sera parfaite? Car l'électeur est compétent par ce double motif, qu'il s'agit d'une spécialité qu'il pratique, et en outre, qu'il connaît la valeur et la *capacité* de chacun de ceux qui y participent avec lui. Nécessairement il choisit en connaissance de cause, et s'il se trompe sur l'individu qu'il désigne, c'est par exception; de plus, le résultat de cette erreur est bientôt modifié, *car on se voit à l'œuvre tous les jours*, et, je le répète, on a intérêt de gloire et d'argent à ce que le travail du groupe se fasse bien. On procède pour la série comme pour le groupe: les raisons pour une élection normale sont les mêmes, j'observe que le vote

de chaque individu prend de l'importance en proportion de la capacité ou valeur qu'on lui a reconnue et que son *grade* confirme. Et réellement ne serait-il pas absurde que M. de Lamartine, proclamé chef d'un groupe de poètes, n'eût pas voix prépondérante sur celle de tel autre poète de son groupe; M. Arago, chef du groupe de physiciens, sur ceux qui auraient salué sa supériorité; M. Dumas, de chimistes, etc. (1).

De cette façon, vous avez UN VÉRITABLE SUFFRAGE UNIVERSEL INTÉGRAL COMPOSÉ, réunissant toutes les garanties et produisant tous les bons résultats, impossibles dans une société confuse et où rien n'est classé ni ordonné.

Autant d'aptitudes, autant de votes, et votes proportionnés en importance à votre capacité *reconnue*.

La phalange est administrée par une série appelée REGENCE. Cette série se forme comme toutes les autres, et ses membres ne font pas uniquement partie de cette seule série. Ils ont, comme tous, le privilège de donner libre carrière à tous les essors dont Dieu les a dotés; et, comme tous, n'ont pas seulement un unique intérêt, celui de *régens*.

On le voit, la phalange pacifique et glorieusement productive de Fourier, n'a pas, à l'exemple de la phalange destructive du passé, qu'un seul et même aspect, formidable sans doute. Si elle est toujours UNE par son ordre et sa hiérarchie légitime, elle est *multiple* par ses séries toujours immortelles et toujours formées de frais et nouveaux combattans, pleins d'ardeur et d'enthousiasme. Grâce à cette vie et à ce mouvement, ce n'est plus *une* phalange de 2,000 soldats, c'est une armée de 20,000 industriels, à supposer que chaque phalans-

(1) Quand on additionne les suffrages, le jugement n'a qu'une valeur arithmétique; quand on les pèse, il s'étend à l'ordre géométrique, et *gravitate ferentis et bonitate argumentorum*.

térien ne participe pas (en moyenne) à plus de dix séries. La phalange de Fourier, c'est Protée, mais Protée devenu géant à mille bras, se reproduisant incessamment sous mille formes diverses, mais toujours utile, toujours créant, toujours frappant de son pied divin le sol fertile que son pouvoir féconde.

C'est là de la vie, de la puissance et de l'harmonie!

Voici donc que nous avons établi l'ordre, organisé le travail; enfin voici que nous sommes riches. Comment se répartira cette richesse?

Grâce à la manière dont notre société est ordonnée, cette question, sur laquelle on s'égorge ou on se vole aujourd'hui, n'est plus pour nous qu'un jeu et une source de vérité, de justice et de contentement général.

Et d'abord, dans la phalange, LE SALAIRE EST ABOLI, car on n'y connaît plus de valets, domestiques, prolétaires, etc. Il n'y a que des associés, à des titres différents et inégaux sans doute, mais tous sont associés. Avant tout, un MINIMUM abondant est garanti à chacun.

Chacun a affaire avec la société ou phalange, qui répartit en proportion du capital, du travail et du talent. Mais personne n'est inféodé à qui que ce soit; chacun est libre, tout le monde est chez soi. La femme et l'enfant, trouvant à exercer leur activité d'une manière utile et productive pour l'association, sont par cela même affranchis des liens de *pur intérêt*, qui en font souvent des esclaves, mais ne peuvent les attacher véritablement. La phalange, c'est la mère commune, et s'il y a des aînés, ce sont ceux que Dieu a couronnés, et les autres, loin de blâmer l'œuvre de Dieu glorifiée, l'honorent et s'en trouvent heureux. Ainsi, un soldat et un général s'estimaient heureux de servir *sous* le grand homme de guerre, Napoléon.

La production totale se divise naturellement entre les trois facultés productives. Voici la proportion assignée

par Fourier à chacune d'elles. Ce calcul, quoique n'ayant rien d'inflexible, paraît très-satisfaisant. Fourier donne au travail  $5/12^e$ , au capital  $4/12^e$ , et au talent  $3/12^e$ .

Je me hâte de dire que par talent, il ne faut pas voir ici le génie, les facultés hors ligne, agissant sur l'humanité entière et récompensées par elle. Il ne faut donc pas entendre qu'il s'agisse sous ce nom de Franklin et son paratonnerre, de Watt et son perfectionnement, de Jacquard et Arkwright avec leurs métiers. Il faut comprendre sous ce nom les résultats de l'expérience, de l'habileté de mains, de certaines aptitudes particulières, etc.

Après cette première division aux trois facultés productives : travail, capital et talent, *la régence* partage les diverses séries en trois grandes classes *de nécessité, utilité et agrément*. Cette division n'est pas rigoureuse et uniforme, mais au contraire *graduée* et nuancée, parce qu'elles le sont naturellement.

Ainsi, la culture des vergers étant extrêmement attrayante en harmonie, les groupes qui s'en occupent seront moins rétribués que ceux qui cultivent les céréales, travail qui offrira plus de fatigues. La série qui s'entremettra à l'éducation sera vraisemblablement classée parmi celles de nécessité, à cause de son influence comme moyen d'harmonie.

Au reste, cette division en catégories, très-utile en elle-même, n'a rien d'inflexible ; à la régence incombera la besogne de juger les séries faiblissantes, qui auront besoin d'être renforcées en doses d'attraits, par une rétribution plus forte.

Cette seconde division opérée, chaque série procède à la répartition du lot qui lui a été attribué. Elle répartit entre chaque groupe de la même façon que l'on a réparti entre chaque série. Enfin, vient le groupe qui tient compte des heures de travail et du titre fonctionnel, ou



grade de chacun de ses membres , et partage proportionnellement à ce double caractère.

Maintenant , cette répartition sera toujours équitable, de la régence aux séries , des séries aux groupes , des groupes à chacun de leurs membres , parce que , dans notre organisation industrielle , ayant suivi le vœu de la nature qui impulse vivement l'homme à alterner l'usage de ses facultés et à nouer des relations nombreuses avec ses semblables , nous voyons qu'un phalanstérien n'est pas l'incarnation d'un seul petit intérêt bien étroit, bien mesquin , et donc uniquement jaloux de faire triompher ce petit intérêt. Chaque phalanstérien participant à plusieurs séries , membre de groupes très-divers , s'il s'efforçait de faire attribuer à l'une des séries , ou à l'un des groupes dont il fait partie , plus que de raison, il en serait la première victime , puisqu'il prendrait plus d'un côté pour avoir moins de l'autre.

*Il y a , en régime sociétaire , absorption de la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange ; et absorption des prétentions collectives de chaque série par les intérêts individuels de chaque sectaire dans plusieurs autres séries.*

Rien donc de plus facile et de plus équitable à la fois que notre répartition des richesses produites , et cela , parce que nous avons écouté la voix de Dieu , obéi à la nature et organisé le travail comme elle nous le prescrivait. Nous n'avons pas fait entrer de force l'humanité dans un cadre équarri à notre guise , comme d'autres Procustes ; nous nous sommes religieusement demandé quelle société pouvait convenir à l'œuvre de Dieu , quel mode d'exercice était la destinée de cet être sorti de ses mains. Et Dieu nous a répondu , la nature nous a montré la voie.

Et jugez si ce milieu convient à la nature de l'homme, tel que nous l'avons trouvé et dépeint. Son UNITÉISME est

complètement satisfait par l'ordre et l'harmonie qui se manifestent partout ; par l'accord de son intérêt personnel avec l'intérêt général ; par la joie de son cœur, qui s'épanouit aux charmes de l'unité et de la fraternité humaine.

Les passions *distributives*, nous avons vu qu'elles trouvaient à s'étendre largement, et que rien ne limitait leur essor, que leur intensité même.

Pour les *affectives*, l'homme exerce et vit toujours dans les groupes, réuni à ses amis, parens, et sympathiques (homme, femme, enfant).

Enfin, *les sens* de l'homme, ou ses besoins matériels, grâce aux économies incalculables d'une gestion unitaire, d'une association intégrale, grâce aux produits d'un travail agréable et passionnément accompli, d'un travail dirigé par la science, *les sens*, dis-je, trouvent dans une phalange harmonienne complète satisfaction. L'homme est enfin affranchi des liens matériels qui le courbaient à terre et l'empêchaient de lever les yeux au ciel et de bénir son Créateur.

Car il est bon d'observer que le seul moyen de produire largement le bien-être matériel dont l'homme a besoin, c'est de trouver à satisfaire son cœur et son intelligence. Et, cela étant, toutes les richesses matérielles lui viennent par surcroît, et il n'en est plus l'esclave ; elles ne le dégradent et ravalent plus, parce qu'il en est pourvu en abondance, que ce n'est plus un famélique dévoré de privations. Et encore, parce que c'est réellement l'homme que nous avons devant nous, l'homme développé dans son intelligence, anobli et élevé dans son cœur, perfectionné et raffiné dans ses organes corporels.

---

---

## CHAPITRE VIII.

---

Comment l'unité communale se relie à l'unité humaine. — Villes provinciales et capitales; leur utilité. Comment en usent les phalanstériens. — Éducation. Elle commence par le corps et les sens, *au rebours* de celle d'aujourd'hui, qui ne produit que des esprits-*rebours*, le plus souvent. — Elle attire l'enfant à l'instruction, et ayant préparé un *corps sain*, s'occupe de lui faire un *esprit sain*. Ascendant progressif des âges, nécessité d'un corps *vestalique*. — Armées industrielles.

S'il est vrai que l'homme vit dans la commune ou phalange, et que la France, à bien dire, ne se compose que de communes, il est vrai aussi qu'il faut un lien, une hiérarchie entre les communes, de même qu'il en existe une entre les individus, pour combiner les diverses unités communales et en faire d'autres unités plus composées, jusqu'à ce qu'elles viennent se classer dans une unité puissancielle supérieure, L'UNITÉ HUMAINE.

Il me reste donc, sur ce point, à vous faire apercevoir comment les phalanges s'unissent entre elles et concourent à former un tout aussi harmonieux que chacune d'elles nous le présente dans son ensemble.

Il est simple et palpable qu'une commune avec un certain nombre de ses voisines, aura avec celles-ci des intérêts de localité que la disposition des cours d'eau, des montagnes et des vallons désigneront nettement.

Ces intérêts, comprenant plusieurs phalanges, forme-

ront des circonscriptions analogues à celles de nos départemens ou de nos anciennes provinces, je suppose. Voici donc naturellement qu'un centre, où puissent converger, s'unir et se combiner ces intérêts, devient une nécessité et se place au milieu des communes, associées dans un même intérêt.

Si l'on comprend la formation naturelle de ces *unités-villes* réunissant plusieurs phalanges, on comprendra facilement la formation d'une unité immédiatement supérieure à celle-là, composée par les intérêts d'une *plus grande localité*, concernant ces premiers *groupes* de phalanges. Tels seraient, par exemple, les intérêts qui réuniraient les *groupes* de phalanges situés dans la sphère d'un fleuve ou rivière, lesquels considéreraient la ville placée à son embouchure comme un vaste entrepôt de denrées lointaines, aussi bien qu'un immense magasin central des produits qu'ils échangent contre elles. Ainsi, en France, vous avez plusieurs bassins principaux, propres à faire entendre cette explication : la Seine, la Loire, la Garonne, la Saône et le Rhône, la Meuse.

Maintenant ces unités, déjà puissantes, se relieraient entre elles par une capitale, un centre de royaume, d'empire. Ces dernières unités formeraient, sur chaque partie du globe, une unité continentale, centre pivotale de cette étendue de terres et des relations sociales de ses peuples. Enfin, ces grands corps, composant eux-mêmes le corps entier de l'humanité et du globe, courraient finalement à la formation de l'UNITÉ SPHÉRIQUE ET DE L'UNITÉ HUMAINE. Selon Fourier, c'est Constantinople, que sa position merveilleusement favorable destine à jouer ce grand rôle dans l'avenir.

Il est temps que je vous dise ce que sont ces diverses *villes* et l'utilité qu'elles présentent; car je suis bien convaincu que vous vous demandez si ces nouvelles créations que je viens de faire sortir de terre sont

bien en harmonie avec nos phalanges. Ce qui caractérise ces *villes* ou pivots de phalanges, c'est que ce sont de grands centres d'industries, de sciences et d'arts; des foyers d'instruction en tous genres, plus complets que ne peuvent l'être les unités communales. Ces villes disposent de musées et d'ateliers d'un ordre supérieur à ceux des phalanges.

La demeure normale et habituelle de l'homme étant la commune, les phalanstériens usent de ces grands centres de différens degrés d'une façon analogue à celle dont les gens, que la fortune fait plus libres que d'autres, usent aujourd'hui de Paris et autres grandes villes, qu'ils visitent en voyageant et en y passant une saison. Ces villes ne sont donc pas habitées continuellement par les mêmes individus; elles ALTERNENT d'habitans. Elles servent puissamment à développer le mouvement et la vie du corps social: centres de circulation, en analogie avec le cœur dans l'organisme humain et la pompe aspirante et foulante en mécanique, elles attirent et repoussent sans cesse, mais ne laissent rien croupir dans leur sein.

Ces villes sont dirigées par des *séries-régences* nommées à l'élection et à différens degrés par les phalanges, ainsi que nous l'avons vu pratiquer pour les groupes, séries et phalanges elles-mêmes.

Telles sont, en bref, les liens qui rattachent l'unité communale à la grande unité humaine.

Je ne saurais me dispenser de vous dire un mot sur l'article important de l'éducation. J'aurais eu grand regret de n'avoir pu vous en donner une idée, tant faible soit-elle. C'est un des morceaux les plus remarquables et les plus achevés que Fourier ait laissés.

Parlons d'abord de la *basse enfance*. Les enfans sont élevés ensemble, ce qui ne veut pas dire *uniformément*. Il y a ici distinctions, inégalités, nuances, comme par-

tout , mais comme partout aussi, il y a association. Les enfans sont donc répartis dans de grandes salles , selon leur âge, puis selon qu'ils se montrent mutins , criards , ou, au contraire, pacifiques, ou enfin d'un naturel intermédiaire.

Ce classement est utile pour les enfans eux-mêmes , parce qu'il les range avec leurs pareils et ne froisse les natures d'aucun d'eux ; il est utile , pour les personnes qui en sont chargées , lesquelles , selon leurs caractères très-doux , très-vifs ou moyens , prennent telle division en rapport avec leur nature : ainsi les bonnes vives les pacifiques, afin qu'elles ne soient jamais poussées à brusquer l'enfant , etc.

On n'est pas *bonne* toute la journée, non plus que couturière , de sorte que le soin des enfans ne devient jamais une fatigue écrasante comme aujourd'hui. De plus, de jeunes enfans aident *par goût* les grandes personnes dans ces fonctions. Les mères allaitent leurs enfans et demeurent avec eux à volonté, certaines qu'elles sont d'une surveillance pleine de sollicitude et de recherche pour leurs *chers* enfans, qui le leur seront d'autant plus qu'ils ne deviendront jamais pour elles ni un ennui, ni une charge accablante. On conçoit quelles facilités et quelles garanties pour le nourrisage et la salubrité on réalise dans un pareil milieu, où les médecins et tous les secours sont prodigués à tous ; car en harmonie, l'homme est aussi précieux qu'il est souvent *embarrassant* en civilisation. Aussi les médecins sont-ils rétribués en raison de la santé publique et point les maladies qui affligent le corps social.

Je ne puis m'arrêter aux détails , j'arrive donc à cet âge de deux et trois ans où l'enfant commence à faire bon usage de ses petits membres, et court au devant de lui, *furetant*, examinant, touchant, pour satisfaire son besoin de connaître, son active curiosité. C'est alors aussi



que des vieillards, ses aïeux, qu'il intéresse et qui l'aiment, le conduisent en jouant dans les ateliers ou *séris-tères* et aux cultures environnantes. L'enfant voit partout une activité qui le préoccupe vivement ; partout des compagnons, guère plus âgés que lui, et qui déjà s'entremettent quelque peu à ses travaux divers. Ce dernier spectacle surtout agit puissamment sur lui, et le marmot est près de s'écrier, avec le Corrège : *ed io anchè son pittor*, ou de se sentir, comme Vaucanson à la vue du mécanisme d'une horloge, né pour un art ou un métier quelconque. Il est évident qu'on ne peut nier le besoin impérieux d'imitation qui se manifeste chez l'enfant dès l'âge de trois ans, non plus que cet autre de fureter, de toucher à tout, le goût des petits outils *miniature* et l'amour du bruit et fracas industriel. Voilà autant d'indices précieux de l'ordre naturel, qui exige impérieusement, *avant tout*, l'éducation du corps et des organes des sens (1).

Aujourd'hui on procède d'une façon diamétralement opposée à celle-là : on s'occupe d'abord de l'intelligence de l'enfant, que l'on veut à toute force développer prématurément, comme en serre chaude. Qu'arrive-t-il ? que ces goûts natifs (cette première éclosion toute *matérielle*, qui devrait s'opérer dans la sphère de l'industrie), étant comprimés, torturés, enchaînés, il n'en revient qu'avortement pour l'enfant et désordre autour de lui ; puis, pour compensation, on en fait un être grêle, maingre, bouffi de quelques vagues et inapplicables connaissances, n'ayant pas vécu de la vie pratique ; n'ayant rien apprécié ni comparé par lui-même, il manque presque toujours de jugement : c'est un *esprit abesti*, comme dirait Montaigne.

N'est-il pas simple qu'il faille d'abord développer le

(1) Les sens sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain.

Lucrèce.

corps et les organes des sens, et que ce ne soit que plus tard qu'il convienne de cultiver l'intelligence, puisqu'elle ne se manifeste que quand l'être humain s'élève davantage dans la vie?

Nous procédons au rebours de la nature ; il en résulte des esprits *rebours* (vieux mot très-énergique).

Comment n'en serait-il pas ainsi ? Indépendamment de cette faute grossière, voyez un peu l'éducation de l'enfant civilisé. Au collège, son professeur lui parle et d'Athènes et de Rome, lui vante Codrus et Aristide, Cincinnatus et Agricola : c'est très-bien.

A la maison paternelle, par la concurrence et la difficulté de vivre qui courent, il entend son père dire à tout propos : il faut faire son chemin, il faut être positif, il faut gagner de l'argent ; sans argent aujourd'hui l'on n'est rien. Ici le culte du *Veau d'Or*, plus haut celui d'un noble sentiment quintessencié !

Entre amis maintenant, c'est la guerre contre tout ce qui s'oppose aux essors comprimés de l'enfant, la ligue, les bons conseils et les moyens infailibles, pour échapper aux pédans et aux punitions. Ici la révolte en corps ; de la part des domestiques, flatterie basse, complaisance et complicité pour satisfaire l'enfant.

Enfin, par là-dessus vient le MONDE, ou ce qu'on appelle ainsi, dans lequel le jeune homme entend proclamer toutes sortes de principes faux et vrais, beaucoup plus des premiers ; où il voit mille mauvais exemples pour un bon ; chaos et fouillis d'opinions et d'idées qui achèvent de confondre celles qui pourraient encore lui demeurer saines, pour le laisser, sans guide et sans loi, abandonné au courant des circonstances mauvaises qui l'environnent. N'est-ce pas là le *mens sana in corpore sano* que réalise l'éducation civilisée ?

Que l'on s'étonne encore que ce jeune arbuste, si vigoureux et si plein de sève, ne devienne qu'un arbre sté-

rile, rabougri et difforme, impropre à aucun usage utile. Puis très-logiquement on viendra accuser la nature humaine, la déclarer mauvaise, laide et méchante!...

En harmonie, nous avons vu qu'on procède tout différemment : Développement du corps et des organes des sens au moyen de l'industrie, à laquelle l'enfant se porte de lui-même; éducation qui se fait toute seule par l'impulsion naturelle de l'enfant, accrue encore par la rivalité et l'ambition qu'allument en lui *les grands*, c'est-à-dire ceux qui le précèdent immédiatement par l'âge.

*L'ascendant progressif des âges* est tout-puissant sur l'enfant : chaque génération humaine influe directement sur celle qui la suit; elle la gouverne et dirige. Il n'est personne qui n'ait remarqué le fait et ne l'ait senti pour peu qu'il ait été élevé avec d'autres enfans. On veut toujours faire comme ceux qui nous devancent immédiatement. On a pour Dieu ou pour général un marmot qui a deux ans de plus que soi; on ne voit que lui; il devient notre point de mire.

En association, on tire le plus grand parti de cet ascendant naturel et très-précieux qui lie les générations les unes aux autres.

L'une des choses les plus délicates, et qui montre encore une fois combien la vérité est toujours chaste, c'est la manière dont Fourier dispose la génération placée sur la ligne intermédiaire des pubères et des impubères, dont la grande fonction est de relier ces deux parties de l'humanité, différenciée d'une façon si importante *par la vie sexuelle*. Il faut que cette corporation ait toute l'innocence des impubères, leur pureté, leurs mœurs, et puisse vivre immédiatement en contact avec eux; et pourtant il faut aussi qu'elle soit formée de pubères, comprenant la vie de ces derniers. Cette corporation ne peut être qu'un *corps vestalique*. Une société organisée

doit être gardienne de la pureté et de la chasteté de ses membres.

L'enfant harmonien, après avoir été successivement entraîné aux travaux de divers groupes et séries, pour lesquels il avait une aptitude naturelle, après s'être développé corporellement, commence, vers l'âge de neuf ans, à s'occuper davantage de la culture de son intelligence, faculté qui se développe un peu chez lui. Il en sent d'ailleurs le besoin, afin d'être capable de soutenir ses luttes industrielles, dans lesquelles il aurait bientôt le dessous s'il ne joignait la théorie à la pratique. Aussi sollicite-t-il de lui-même l'instruction : il y est tout naturellement, mais invinciblement attiré. Plus il grandit maintenant, et plus la culture de son intelligence prend d'importance. On le voit, on ne néglige le développement d'aucune des facultés dont Dieu a doté l'homme, seulement *on commence par le commencement.*

Mais je m'arrête après ce court aperçu, car il y aurait trop à dire sur ce sujet, si l'on voulait tout dire. Il faut le voir dans Fourier, rien n'est plus intéressant.

Avant de terminer, il est à propos que je vous donne une idée des ARMÉES INDUSTRIELLES de l'harmonie, ne fût-ce que pour empêcher qu'il ne vous en soit fait de fausses à cet égard.

De même que nous avons la phalange pacifique, nous avons encore l'armée industrielle; laquelle se compose d'escouades nombreuses venues de tous côtés, de plusieurs provinces et quelquefois de plusieurs régions, selon l'importance des travaux à exécuter, selon que l'armée est de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> degré, etc. Ces armées industrielles sont de grandes réunions, où se rencontrent les savans, les artistes et les industriels en tous genres. Bien qu'elles soient toujours assemblées en vue d'une œuvre capitale à accomplir, comme reboisement d'une montagne, dessèchement d'un marais, conquête d'une lande

ou d'un désert, encaissement d'un fleuve, construction de ponts, canaux, grand routes, etc. ; toutefois ces armées ont d'autres résultats, éminemment utiles, en rapprochant des hommes qui ont tous quelque chose à apprendre et à enseigner. Ces armées ne sont pas permanentes, et en tous cas on n'y séjourne que comme dans les villes provinciales et capitales de l'harmonie.

Jamais l'homme ne s'immobilise, car la vie c'est le mouvement, et ici la vie est possible pour l'homme dans toute son extension.

### SUR FOURIER.

Je ne veux pas terminer cette courte exposition (1) de la science, définitivement établie par Fourier, sans dire un mot de sa vie et de sa personne.

Il y a ici de ma part une espérance que je ne cacherais pas, d'autant qu'elle se laisse facilement deviner. En intéressant à l'homme, je voudrais inspirer un plus vif désir de connaître son œuvre.

Je commence par le dire, la vie de Fourier n'offre rien de remarquable. Il n'a pas pris une ville, gagné de bataille ; il n'a pas été applaudi au théâtre : élevé sur le pavois de l'Institut ; il n'a été décoré d'aucun ordre mérité d'une manière ou d'une autre ; il n'a pas fait fortune ; il n'a pas été célébré par un acte tant soit peu digne de l'attention du public ou de MM. les journalistes.

C'est une vie pâle et décolorée à la surface que la sienne, c'est la vie d'un penseur oublié et méconnu, quand il n'a pas été outragé ; c'est la vie d'un beau et

(1) Il est bien entendu qu'exposition ne veut pas dire explication complète. Jamais, que je sache, on n'a prétendu enseigner la géométrie ou l'astronomie, etc., en six leçons, sans aucun autre travail. Il en est de même ici : mes efforts ont uniquement tendu à faire naître le désir d'étudier la science que je faisais entrevoir.

noble génie, tellement amoureux de la vérité, tellement épris de l'ordre et de l'harmonie souveraine des choses, que ce seul amour lui a suffi pour le soutenir et le faire vivre.

La vie de Fourier, c'est une vie comme celle de Kepler, aujourd'hui immortalisé, de son temps ayant peine à vivre, et s'écriant naïvement dans son livre de 200 pages : « O mon Dieu ! vous avez bien attendu 6,000 ans un homme qui comprît et admirât votre œuvre ; je puis bien attendre quelques cents ans un homme qui comprenne le mien. »

La vie de Fourier, c'est une vie tout intérieure, tout entière aux grandes choses, au travail d'une haute et profonde pensée ; une vie de recueillement intime, de méditation religieuse, et parfois d'intuition divine et de ravissement ineffable.

Voilà toute la vie de Fourier ; ce n'est que cela, et ses gigantesques travaux le révèlent. Sa vie était si bien celle que j'ai dite, d'un grand génie possédé d'une grande pensée, qu'on ne sait presque rien de son existence réelle et pratique. Pour lui, c'était la moindre chose ; il ne s'en est pas occupé et n'en a jamais occupé les autres.

Toutefois, voici quelques détails et quelques dates.

Charles Fourier est né le 7 avril 1772, à Besançon, d'une famille de négocians des plus aisés de la ville.

Son enfance ne fut remarquable qu'en ce qu'il montrait beaucoup de facilité pour toutes ses études. Cependant, voici un trait qui révèle toute la bonté et la générosité de son cœur d'enfant.

Le lendemain de son premier départ de Besançon, un pauvre infirme vint demander si le *petit monsieur* était malade. On lui dit qu'il était parti : et le pauvre bonhomme de fondre en larmes sur le départ de Fourier et de son déjeuner ; car le petit Charles partageait religieusement avec lui tous les matins en se rendant à l'école.



Quelque inconnue que soit l'existence de Fourier, on sait cependant plusieurs actions de lui, semblables à celles que nous venons de citer.

Fourier, destiné par sa famille au commerce, fut d'abord employé à Lyon, puis à Marseille, à Bordeaux, et fit plusieurs voyages en Allemagne, grâce à ces circonstances. Vers 1793, ses parens étant morts, il réalisa son patrimoine, et se rendit à Lyon, avec une valeur d'à peu près 100,000 fr., qu'il jeta dans le commerce des denrées coloniales.

Survint la terrible et sanglante tragédie du siège de Lyon. Sa fortune fut perdue, et lui-même, obligé de guerroyer comme les autres, puis emprisonné comme suspect, etc., n'échappa qu'à grand'peine à ce désastre. Après ces événemens, il fut incorporé, en vertu de la réquisition, dans un régiment de chasseurs, duquel il parvint à sortir au bout de deux ans. Il se replaça dans le commerce, à Marseille, et depuis, jusqu'à ses dernières années, il y a constamment trouvé le moyen de subvenir à son existence.

Fourier est demeuré commis-négociant, *sergent de boutique*, comme il le disait, presque toute sa vie. Jamais il ne s'en est plaint, non plus que de la perte de sa fortune, que ses disciples les plus anciens n'ont connue que depuis sa mort !...

Et cependant, il s'agit ici de l'homme qui a démontré les lois de l'unité humaine et de la vie universelle.

Avais-je tort de dire que cet homme vivait avec sa pensée, et qu'elle seule l'a nourri et soutenu ?

Fourier a toujours marqué un goût prononcé pour la géographie, et il avait, à cet égard, des connaissances très-étendues. Il était bon musicien, en ce sens qu'il jouait de plusieurs instrumens, composait, chantait et possédait parfaitement l'art musical, autant qu'il jouissait de son harmonie.

Il a toujours aussi manifesté un goût particulier pour les fleurs. Sa chambre en était remplie ; mais il lui fallait toutes les variétés de l'espèce qu'il cultivait. Son esprit, éminemment juste, et ordonnateur, se manifestait en tout. On retrouve l'homme qui a découvert la *loi sériaire* jusque dans ses passe-temps et récréations.

Fourier, qui avait publié son premier ouvrage en 1808, ne sut qu'en 1816 qu'il avait eu un *lecteur*. Ce lecteur était M. Just Muiron, aujourd'hui secrétaire général de la préfecture de Besançon. Son école continua depuis cette époque à se former très-lentement, si lentement que ce n'est guère qu'après sa mort que les journaux de Paris ont parlé de la science d'une manière sérieuse. Il lui a fallu, comme à beaucoup d'autres, mourir pour obtenir quelque justice.

De toute son existence, Fourier n'a guère entretenu les amis qui ont entouré sa vieillesse, que de deux faits, qui firent sur lui une impression très-vive et contribuèrent à le pousser à sa découverte.

Le premier : c'est qu'étant dans la boutique de son père, *il fut puni pour avoir dit LA VÉRITÉ* à une pratique. Fourier n'avait alors que cinq ans ; mais cet enfant se sentait si bien né pour le vrai, sa droiture naturelle fut si outrageusement heurtée de cette contradiction, que dès-lors, comme un autre Annibal, il fit serment, en son cœur ulcéré, d'anéantir le mensonge commercial et de réintégrer l'homme dans les conditions normales de sa vie, dans la vérité.

Le second de ces faits se rapporte à son séjour à Marseille, en 99. Il fut chargé par sa maison de commerce, de jeter clandestinement à la mer 20,000 quintaux de riz avariés. Ce riz avait été conservé en magasin pendant une disette, parce que, possédant beaucoup de grains, le négociant gagnait davantage en maintenant la hausse que s'il s'était défait de ses denrées à des prix moyens.

Fourier avait, à cette époque, 26 ans. Cette horrible extrémité, *calculer sur la faim*, à laquelle il voyait le commerce réduit, renouvela au vif la profonde blessure de son enfance, et le fit réfléchir plus sérieusement que jamais à ce premier vœu de son cœur, *réintégrer l'homme en voie de vérité et de justice*. Ce fut en poursuivant ce but de faire disparaître le mensonge (particulièrement du commerce dont il connaissait par lui-même les vols et les fraudes), qu'il fut amené à l'idée de l'association domestique et agricole; puis, que par l'induction et l'analogie, soutenu de sa foi grande en Dieu, de son sentiment profond du vrai et du juste, s'appuyant sur l'*unité de système*, qui est le cachet de la toute-puissance, il s'est élevé à la formule transcendante et complète des lois de l'unité universelle.

Fourier était d'une taille un peu au dessous de la moyenne, et paraissait d'un tempérament principalement nerveux. Son visage était fortement accentué, son front bien développé; ses yeux bleus bien fendus et singulièrement beaux de vie et lumière, lorsqu'il s'animait; sa physionomie était grave et sévère et parfois décérait une amertume profonde. Fourier a toujours beaucoup vécu solitaire et se montrait d'une indépendance farouche, surtout dans les dernières années de sa vie. Son caractère était ferme et résolu; ses habitudes des plus simples. Il savait se faire à tous, et, sans rien perdre de sa véritable grandeur, se montrait *bon homme* et agréable pour des ouvriers ou des personnes de peu d'éducation.

Comme écrivain, Fourier est remarquable par la propriété de l'expression et une grande simplicité, pleine de force, et parfois d'élévation. Son style n'est ni fleuri ni abondant, mais nerveux, précis, allant droit au but. On trouve chez lui des morceaux de critique qui rappellent Molière, pour la justesse du trait comme pour

la profondeur; des passages qui font ressouvenir de Bossuet pour la grandeur, et d'autres des génies *prime sauteurs*, pour le naturel et la foi naïve.

Fourier est mort le 10 octobre 1837, d'une maladie inflammatoire assez longue, soutenue avec sa fermeté habituelle.

Dans la première édition de ce travail, j'ai commis une omission qui mérite d'être réparée parce qu'elle achève de caractériser Fourier. De plus, cette omission m'a été signalée par un homme d'un cœur si noble, d'un goût si pur et si vrai, et j'y trouve encore un témoignage si flatteur de sympathie pour Fourier et sa découverte, que c'est pour moi un double motif de réparer cette lacune.

Béranger, notre poète, après m'avoir remercié de l'envoi de ma brochure, m'écrivait :

« Je vous reprocherai de n'avoir pas complété votre  
» notice biographique par un trait de Fourier, qui me  
» semble le peindre admirablement; c'est cette exacti-  
» tude avec laquelle, pendant dix ans, il rentra toujours  
» chez lui à midi, heure de rendez-vous qu'il avait in-  
» diquée dans ses publications, à l'homme riche qui  
» voudrait lui confier un million pour ériger le premier  
» phalanstère. Rien n'est plus touchant que cette foi si  
» vive et si durable! Oh! que j'aurais voulu avoir un  
» million à lui porter, bien que sa science me semble  
» incomplète, et que par lui, l'homme n'ait guère été  
» envisagé que sous le point de vue de l'ordre maté-  
» riel (1). Vous voyez, monsieur, que, comme vous,

(1) Nous nous expliquons parfaitement cette restriction du poète pour avoir été long-temps dans la même défiance et la même erreur. Ce n'est pas du premier coup que l'on peut apercevoir que les lois qui fondent l'unité sociale, sont unes avec celles qui fondent l'unité universelle : ce n'est pas sans un mûr et pénible examen que l'on arrive à comprendre que les lois qui régissent les mouvemens des astres, ceux de la vie végétale et minérale, gouvernent

» je ne me gêne pas pour dire toute ma pensée, même  
» quand il s'agit de grands hommes, etc... »

J'ignorais la circonstance que notre Béranger m'a apprise, tellement importante que son omission eût laissé inachevé le portrait que toute biographie doit présenter de son héros. Sans ce trait qui accentue et arrête l'expression de cette grande figure, mon tableau eût été incomplet et dépourvu de ce dernier coup qui l'illumine et lui donne la vie.

En effet, après tous les dédains, tous les mépris, toutes les années de mortel silence qui avaient accueilli l'appel inspiré et ardent du fondateur de l'unité universelle, après ces amères expériences qui seules depuis trente années, répondaient dans sa solitude aux battemens de son cœur, aux aspirations de son âme, la foi n'était pas morte, la croyance n'était pas tuée, tant la science lui prêtait un appui puissant ! Toujours il a cru, toujours il a espéré, *toujours il est revenu chez lui à midi, pendant dix ans !* parce que la science le douait d'une foi invincible et inébranlable. Cela rappelle Galilée, en prison, Galilée après avoir juré à genoux devant le Saint-Office qu'il avait fait erreur, et repétant dans son cachot avec une foi nouvelle : *e pur si muove, et pourtant elle tourne !*

En présence de ce que je viens de dire, je suis frappé de ce fait, que l'on peut tuer l'homme de génie, qu'on peut même le noyer dans son idée, le rendre fou ; mais jamais on ne peut lui faire lâcher prise. Le Saint-Office également la vie de l'homme et la vie universelle. Et cependant Dieu est *tout-puissant*, et par cela sa loi ne peut être qu'une, son système unique.

Au reste, Fourier et son *École* s'étant spécialement occupés de l'unité sociale, pour comprendre que *l'Attraction et la Série* sont également les lois de l'unité universelle, il faut des travaux persévérans et des études profondes en dehors de ceux qu'ils ont publiés. Peut-être, sous ce rapport, offrirons-nous un jour au lecteur le fruit de nos propres investigations.

aurait pu tuer Galilée ; Richelieu a fait enfermer Salomon de Caus à Bicêtre , et Ninon de Lenclos l'y a trouvé fou et toujours parlant de la force d'expansion de la vapeur , qu'il avait découverte ; mais il n'était au pouvoir ni du Saint-Office ni de Richelieu d'anéantir l'étincelle lumineuse que Dieu avait placée au sein de Galilée et de Caus. Ils en devaient compte à l'humanité , et ils en sont morts les fidèles gardiens. Telle est la mission du génie.

Fourier eût été amené devant un tribunal d'ignorance et de sang , et là , sommé en présence de la torture et des supplices les plus cruels , de renier sa découverte , qu'il se fût laissé hacher en morceaux , brûler à petit feu et écarteler ; mais que dis-je , il a éprouvé et senti bien au-delà de ce supplice de quelques heures , PENDANT TRENTE ANNÉES de dénégation , de rires et de dédains , et il n'a pas renié , il n'a pas perdu sa foi , il est revenu tous les jours chez lui à midi pendant dix ans ! *e pur si muove !*

Oui , la terre tourne , et aujourd'hui la foi de Galilée est devenue la foi du monde ! Oui , les hommes sont faits pour la justice et l'harmonie , et la foi de Fourier sera un jour la foi de l'humanité entière !

Dieu m'entend et sait que nous sommes des milliers qui vivons et mourrons dans cette croyance consolante , qui le fait bénir et adorer.

On lit sur la tombe de Fourier ce que contiennent et établissent ses ouvrages , ces lois immortelles , qui sont le fondement de l'unité sociale et de la vie universelle :

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX  
DESTINÉES.

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES.

C'est là tout Fourier , comme je l'ai annoncé , mais , si on le comprend , on trouvera que c'est beaucoup.

FIN.



Collins

# LIBRAIRIE DE CAPELLE,

La seule qui se soit spécialement consacrée à la vente  
des ouvrages

des écoles de Saint-Simon et de Fourier.

---

## OUVRAGES DE CH. FOURIER.

---

**THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS**, 1808. 4 vol. in-8.  
**TRAITÉ DE L'ASSOCIATION** domestique-agricole, 1822. 2  
vol. in-8.

Ces deux ouvrages sont épuisés et se réimpriment.

**LE NOUVEAU MONDE** Industriel et Sociétaire. 4 vol. 7 fr.

**LA FAUSSE INDUSTRIE**. 2 vol. grand in-12. 9 fr.

---

**VICES DE NOS PROCÉDÉS INDUSTRIELS**, par Just Mui-  
ron. 2 fr.

**VIRTUMNIUS**. 3 fr.

**DESTINÉE SOCIALE**, par Victor Considérant. 2 vol. in-8. 13 fr.

**FOURIER ET SON SYSTÈME**, par Mad. Gatti de Gamond.  
2 fr. 50 c.

**INTRODUCTION A LA SCIENCE SOCIALE**, par A. Paget.  
2 fr. 50 c.

**NOTICE SUR FOURIER** et Analyse de la Théorie, par Pella-  
rin. 2 fr.

**RÉALISATION D'UNE COMMUNE SOCIÉTAIRE**, faisant suite  
à Fourier et à son Système, par Mad. Gatti de Gamond. 4 vol.  
in-8. 5 fr.

**ÉTUDES SUR LA SCIENCE SOCIALE**, par Jules Lechevalier,  
4 fort vol. in-8. 6 fr.

Il reste encore une centaine d'exemplaires de cet intéressant et  
curieux ouvrage que l'on croyait généralement épuisé.

## OUVRAGES DE M. DE POMPERY.

---

**LE DOCTEUR DE TOMBOUCTOU**, 1837. 4 vol. in-8. 3 fr.

**LETTRE A GEORGE SAND**, broc. in-8. 50 c.

---